P.P. 1000 Lausanne 9

Annoncer les rectifications d'adresse selon A1, n° 552

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION 58

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

15 février 1997
paraît six fois par an
dixième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

L'actualité culinaire

La cuisine à l'huile, c'est plus difficile, mais c'est bien meilleur que la cuisine au beurre

E = mœufauplat²

Hervé This est un adepte des sciences dures, un ingénieur en physico-chimie (sic !). Il aime ce qui est juste, vrai, expérimenté, prouvé, démontré. Alors, il tente tout, systématiquement. Il essaie de voir quelle masse maximum de mayonnaise on peut faire avec un seul œuf (et il explique comment la montée en mayonnaise se fait…), il tente toutes les variantes du soufflé au roquefort pour voir celle qui monte le mieux (et il explique pourquoi), il expérimente le temps idéal pendant lequel il faut laisser les aubergines sous le sel pour qu'elles rendent leur eau (et…). Bref, il essaie, il essaie, il essaie…

This est un scientifique, un vrai. Ce qui, *a priori*, n'aiguise pas l'appétit : ces savants n'ont en général pas le temps de s'intéresser à des choses aussi vulgaires et triviales que la mangeaille. Pourtant, les recettes sont amusantes, bonnes (en tout cas celles que j'ai tentées), voire originales. This ne craint pas d'utiliser la seringue, le micro-onde et les modes traditionnels de cuisine. C'est rigolo, c'est bon.

La recette du scoop

Ce que fait Maxime Pietri est nettement moins scientifique, mais très cultivé. Chroniques savantes (publiées à la semaine dans le *NQ*), amusantes, recettes envoyées cra cra boum boum, temps de cuisson, ingrédients, quantités approximatives… C'est non seulement agréable (et drôle à lire), mais les idées sont bonnes. Son coq au vin, par exemple, est pure merveille… Et Pietri a des colères admirables : ses recettes au tofu, sa description du barbecue (ah ! le puck…), sa variante valaisanne de la cuisine dissociée (*«un jour au rouge, un jour au blanc, un jour au rouge et ainsi de suite»*) sont des perles qu'on devrait lire et relire…

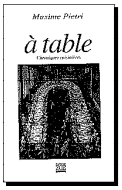
Suivez le guide

Mais la cuisine, c'est aussi quelque chose qui peut s'exposer. Le Musée de l'Homme de Paris accueille (jusqu'au 30 avril 1997) une exposition du Laboratoire d'Ethnologie. Le (gros) catalogue de l'exposition compte vingt-neuf articles, classés en trois chapitres distincts : produits, outils et gestes ; l'alimentation, expression d'une identité ; cuisine de fête, aspects rituels et représentations. Différentes traditions de sociétés sont décrites, en Europe, en Afrique, en Asie, en Océanie et en Amérique. Un livre agréable (et beau) à parcourir, intéressant.

Un con court

L'alpinisme et la gastronomie ne font pas forcément bon ménage. Pourtant, il y a (peut-être) des exceptions. Dans la livraison de décembre 1996 du journal du Club alpin suisse, celui qui s'appelle *Les Alpes*, qui contient foule d'informations de première importance (un article que je vous recommande, en page 10, intitulé : *«Le chef de course n'est pas responsable civilement des morsures de serpent…»*), on découvre une annonce pour acheter le calendrier d'Erhard Lorétan, l'alpiniste suisse qui a gravi tous (tous ? tous) les 8000 de la terre. Et, dans ce calendrier, un grand concours, avec comme premier prix une journée d'escalade avec Lorétan (bof… il doit aller trop vite), et comme deuxième prix, tenez-vous bien, une *fondue* avec Lorétan. Une occasion à ne pas rater, et un truc publicitaire à développer : on imagine, sur la même idée, un concours pour un papet avec l'auteur dans le dernier Chessex, pour une raclette avec l'auteur dans le dernier Chappaz, pour un bœuf béarnaise avec l'auteur dans le dernier Bourdieu, ou pour un spaghetti avec l'auteur dans le dernier Eco… On peut rêver.

J.-P. T.



Maxime Pietri
A table
Chroniques cuisinières
Zoé, 1996, 143 p.. Frs 19.00

Hervé This
Révélations gastronomiques
Belin, 1995,
320 p., Frs 33.20

M.-C. Bataille-Benguigui, F. Cousin
Cuisines, *reflets des sociétés*
Sépia et Musée de l'Homme, 1996,
463 p., Frs 48.70

Faits de société

Un ancien maoïste, infiltré au «Nouveau Quotidien», a tenté par tous les moyens de faire capoter la fusion avec le «Journal de Genève»

TETE

Bienvenue, général GIAP

Le héros du Verdun vietnamien, le général Giap, vainqueur des Français à Dien Bien Phu en 1954, est en Suisse. Le vieil homme (85 ans) a entamé hier une visite dite privée de dix jours. Au menu: une rencontre au sommet avec les

Le Nouveau Quotidien, 18 septembre 1996

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 465 1000 Lausanne 9

Abonnement : Frs 20.– au CCP 10–22094–5

Prix au numéro:
Europe : 1.95 ECU
Suisse : 3.65 francs
France : 16.60 francs
Belgique : 87 francs

Collaborèrent à ce numéro:
Minna Bona
Jean-Frédéric Bonzon
Alain Clavien
Théo Dufilo
Gil Meyer
Jean-Jacques Marmier
Jules-Etienne Miéville
Jacques Mühlethaler
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Marianne Sion
Diego Suarez
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Valérie Vittoz

« Bretigny n'est pas à l'abri de la conjoncture défavorable en cette fin de siècle, ni des bouleversements de notre société que les (provocateurs) feraient bien de contenir à la limite de notre réceptivité, faute de quoi le désordre social nous guette. »

René Pavillard, syndic de Bretigny,
in *Feuille des Avis Officiels du Canton de Vaud*, 5 novembre 1996
(la parenthèse figure dans l'original)

«J'ai tout à fait confiance en Jürg Stäubli. C'est un homme sérieux et capable et il le sera jusqu'à preuve du contraire. »

Pierre Arnold, paisible retraité,
in *24 Heures*, 6 décembre 1996

« Je voudrais rafraîchir la mémoire de ceux qui étaient absents la semaine passée. »

Jacqueline Maurer, députée,
Grand Conseil vaudois, séance du 16 décembre 1996, à 16h03

« Nous devons rester unis et solidaires dans toutes les démarches et ne pas prêter le flanc à d'autres qui n'attendent que ce moment de scission pour nous déstabiliser. »

Daniel Burnand, syndic de Prilly,
in *Trait d'union des communes vaudoises*, octobre 1996

« Solidarité.
Voilà un mot qui, dans la situation que nous côtoyons quotidiennement, devrait prendre une acuité toute particulière.
Il est certainement facile de l'avancer dans telle ou telle configuration, mais sommes-nous conséquents de ce qu'il peut engendrer, obliger, découvrir et finalement où il peut aboutir.
Solidarité envers les uns et les autres, oui ! mais comment et pourquoi ? Bien des réflexions se posent obligatoirement à cet énoncé.
S'agit-il de partage, de générosité, d'attention, d'intention et de bien d'autres choses encore ?
Solidarité de qui et pour qui ?
Ces quelques remarques pour admettre que ce mot, à peine lâché, oblige immédiatement, il accroche et il en veut.
A la fin d'une année plus difficile encore, ne le gaspillons pas, sachons le mettre en évidence chaque fois que nous avons la conviction. Il ne peut faire que des heureux.
Chères concitoyennes, chers concitoyens, en retenant ce thème pour le billet, je suis certain que, pour vous, la solidarité n'est pas un vain mot et que vous saurez dans tous les cas, la mettre en pratique. »

Le même, toujours syndic de Prilly,
in *Le Dèfreguelyï*,
journal édité par la Municipalité
[Ponctuation conforme à l'original]

« Ma chienne l'a mordu deux ou trois fois, mais pas méchamment. »

Erwin Balsiger, syndic de Rougemont,
à propos d'un employé communal,
in *24 Heures*, 6 décembre 1996

« Après avoir abordé avec Jo la question du sida, Derib a choisi de mettre son talent au service d'une nouvelle cause : la prostitution. »

Henri-Charles Dahlem, journaliste,
in *Coopération*, 8 janvier 1996

« Donc je maintiens mon amendement, comme vous l'avez formulé tout à l'heure, avec préservatifs derrière. »

Sandrine Ott,
conseillère communale (groupe STOP),
in *Bulletin du Conseil communal de Lausanne*,
séance du 24 septembre 1996

(Publicité)

Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants, et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Courrier des lecteurs

De la rancœur anti-académique

Un collègue dont la compassion n'est peut-être pas entièrement désintéressée ni exempte de malice (il appartient à un parti de gauche) m'a fait passer la page 2 de votre précédent numéro. S'y encolonnent, respectivement, la lettre d'une épouse (voire même, peut-être, d'une concubine, car il faut s'attendre à tout) de professeur d'Université, puis la copie tronquée d'une directive de notre Rectorat.

Il est tout de même incroyable, Messieurs, que les seules choses que vous ayez à dire à vos lecteurs sur l'Université concernent:

– Primo: la couche graisseuse qui enrobe la taille de certains de ses membres (il est vrai que, lorsque l'on s'aperçoit qu'ils appartiennent à une Faculté sœur et néanmoins bien peu scientifique, la surprise s'estompe quelque peu),

– Secundo: une directive, au demeurant maladroite et quelque peu triviale il est vrai, de nos autorités universitaires, concernant les conditions matérielles dans lesquelles mes estimés collègues doivent donner leurs enseignements.

Si vous n'avez, Messieurs, retenu de votre passage sur les bancs de notre vénérable alma mater que des rigolades sur l'embonpoint de vos professeurs et sur les frottoirs nécessaires au bon fonctionnement des tableaux noirs, je vous plains sincèrement.

Ou faut-il en conclure que vous n'avez même pas été capable de passer votre bac et que la rancœur anti-académique vous anime? Peut-être n'êtes-vous pas en mesure de lire autre chose que ces petits dessins affublés de phylactères où vous êtes allés pêcher le nom du prix que vous avez le culot de décerner à des collègues fort estimés, eux, bien que n'ayant pas trouvé grâce devant le peuple.

Si par contre vous avez bel et bien fréquenté l'Université, je crains que ce ne soit dans ces Facultés susmentionnées, qui ne servent qu'à entretenir les étudiants dans l'illusion pernicieuse qu'ils sont au bénéfice de goûts littéraires et de facultés critiques. A ceux-là, comme à vous, deux ou trois bonnes années de mémorisation des contenus de codes juridiques ou de manuels anatomiques feraient, auraient fait le plus grand bien. Tant pis pour vous.

Un professeur qui souhaite garder l'anonymat,
au BFSH 1, 1015 Lausanne

Chronique de l'excitation lexicale

La minute métonymique

QUELQUES jours plus tard, je me dis que le grand jour était arrivé et je me levai au petit jour. J'achetai le journal pour avoir les nouvelles du jour; comme prévu, elles prétendaient mettre à jour quelque scandale au goût du jour, bien juteux et crasseux. Tout était normal, tout allait donc bien –d'ailleurs il aurait été bien étonnant que la presse, qui fait mine de se renouveler au jour le jour, changeât vraiment du jour au lendemain.

Mais le doute crût à mesure que le jour avançait. Je commençai à me faire des remontrances: pour ce jour de fête, j'avais peut-être eu tort de laisser mes habits de tous les jours. Et le plein jour m'impressionnait. Alors je ne fis rien. Je croisai bien une blonde belle comme le jour, l'abordai sans lui dire bonjour. Mais elle me refusa en invoquant son amour inconditionnel pour l'auteur de ses jours; son papa l'empêchait de sortir de nuit, et, assurait-elle, «le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur». Bref, une vraie tarte, c'était clair comme le jour. En outre elle voyait la situation sous un jour bien peu flatteur pour ma pomme; nous étions comme le jour et la nuit, mieux valait ne pas insister. Je l'avoue: j'eus peur qu'elle ne m'ait percé à jour et je pris la poudre d'escampette. D'ailleurs ce n'était plus cela que je cherchai: couler avec elle trois jours de perm ou de passion ne m'intéressait pas. Tant et si bien que je me contentai de regarder à contre-jour les scènes de ce jour ordinaire, pour me donner l'impression que j'étais encore dans l'obscurité. Je commençais à croire, comme ce bon vieux Job, que «nous sommes d'hier, et ne savons rien, parce que nos jours sur la terre sont comme l'ombre».

«Bah, me morigénais-je au terme de ce jour de soleil long comme un jour sans pain, ce n'était pas mon jour; demain est un autre jour, à chaque jour suffit sa peine». Je faisais ma gueule des mauvais jours, mais tentai de me rassurer en me persuadant que Paris n'avait pas été construit en… (je ne me souviens plus du nombre), que le jour de gloire n'était pas arrivé et que tout doit venir à son heure et à son jour. «Je peux remettre à plus tard ce que j'aurais dû faire aujourd'hui. Si je m'aperçois au fil des jours qu'ils se suivent et se ressemblent, si je continue à compter les jours, à quelques jours d'avion d'ici, je trouverai bien un endroit pour mettre fin à mes vieux jours».

Puis je me souvins de mon ex-copine Winnie, qui fut autrefois ma compagne des bons et surtout des mauvais jours. Je me rappelai comment elle continuait à s'extasier chaque jour, avant de s'endormir, sur «le beau jour que ç'aura été». Mais, y pensant nuit et jour, je ne trouvai rien. Les jours, nouveaux et anciens, ceux qui font pleurer, passaient l'un après l'autre. Mes derniers jours s'éternisaient, ou bien jours sans, ou bien jours de colère.

Un jour enfin (c'était, si je me souviens bien, une année jour pour jour après cet épisode mélancolique), alors que le jour tombait, à la brune, entre chien et loup, la vérité se fit enfin jour: la chouette de Minerve avait pris son envol, et j'avais la nuit pour oublier toutes ces lumières que le jour ne m'avait pas apportées.

T. D.

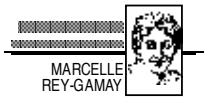
LES ÉLUS LUS (XXX)

Préfectitudes

Comment le journaliste-imprimeur-propriétaire d'un bihebdomadaire du Pays de Vaud profond rend-il compte de la cérémonie de passation de pouvoirs entre un préfet et son successeur quand il est le mari de ce dernier (1)? En une double page de 21 500 signes (2). Avec en illustration la photo noir/gris:

• du nouveau préfet en compagnie de son ancienne maîtresse d'école enfantine,

• de l'ancien préfet «découvrant le souvenir offert par les communes du district»,



• de la présidente du Grand Conseil, du chef du Département de l'intérieur, de l'ancien préfet (et de Madame), du président de la Confrérie des Préfets, du nouveau préfet (et du genou de Monsieur) au cours d'un intermède musical du Chœur mixte de L'Helvétienne de Vully-Bellerive ou de la fanfare La Persévérance de Cudrefin.

C'est beaucoup plus tard, lors d'une nuit d'insomnie où j'avais envisagé comme ultime recours la lecture de ce pensum radicalissime, que je rencontrai, au lieu du sommeil, deux informations intéressantes liées à l'institution préfectorale.

L'esprit de famille

Pour la première fois un syndic et un conseiller d'Etat, profitant de la carrière exemplaire de l'ancien préfet, osèrent laisser entendre qu'ils soutenaient le point 17bis du programme de la Ligue vaudoise défendant le caractère héréditaire de la fonction de préfet.

• «…notre préfet a tenu magistralement tous les rôles imposés par sa fonction. Il ne pouvait pas en être autrement pour ce fils de préfet, ce frère de préfet, ce beau-fils de préfet, car comme le dit le dicton populaire: bon sang ne saurait mentir.»

• «Fêter les adieux du Préfet Tombez, c'est fêter les adieux d'un Praefectissimus, d'un préfet par essence, par quintessence, le comble du préfet vaudois réuni en un seul homme (…). Ecoutez plutôt: fils de préfet, beau-fils de préfet et frère de préfet, vous accusez, M. le Préfet Tombez, vous-même 13 ans de préfecture.»

On sent poindre dans leurs propos le regret que l'ancien préfet soit privé d'une succession «légitime». Mais personne n'osa faire allusion au terrible drame familial qui est sûrement à l'origine de l'extinction de la dynastie. Fils qui aurait refusé de prendre la carte du parti radical? Fille qui aurait épousé un Fribourgeois?

L'esprit de corps

C'est en indiquant comment les femmes pouvaient, à leur mesure, s'intégrer à la grande famille des préfets, que le président de leur Confrérie dévoila la solidité du lien qui les a toujours unis: «Ceux qui avaient imaginé, voici dix ans, que la magistrature préfectorale pouvait être assumée par une femme ont grandement facilité le choix d'aujourd'hui. Ce passage progressif vers la mixité de la Confrérie s'est opéré en douceur, sans étonnement car vous avez conduit avec doigté vos intrusions occasionnelles au sein de notre corps».

Le conseiller d'Etat confirma les excellents rapports entre les membres de la Confrérie en remerciant le préfet honoraire: «J'irais jusqu'à dire que M. Tombez est, comme peut l'être le mètre-étalon, le préfet étalon».

Madame le nouveau préfet expliqua peu après qu'elle avait déjà eu l'occasion comme substitut de s'exercer au resserrement du lien préfectoral, aidée en cela par les bonnes dispositions du titulaire: «Le privilège me fut donné d'avoir un préfet très ouvert tel que lui, ce qui m'a permis de participer à de multiples tâches inhérentes à la fonction passionnante qui m'attend.».

Selon le conseiller d'Etat, elle aurait largement payé de sa personne pour se préparer à sa nouvelle fonction, notamment en établissant d'étroits contacts avec la population: «Vous avez su rencontrer les gens de votre district. Vous avez su vous y faire des amis. Vous le connaissez sur le bout du doigt, ce district, et vous êtes prête à reprendre la fonction.»

En ce qui concerne l'avenir, le président de la Confrérie souhaita que les femmes préfets ne restent pas en arrière mais qu'elles participent activement à toutes les rencontres: «Vous vous efforcerez d'éclairer les parties et vous leur proposerez des solutions d'apaisement.»

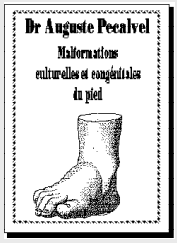
M. R.-G.

(1) Je respecte la volonté du nouveau préfet de ne pas féminiser le nom de sa fonction et m'abstiendrai ici de toute tentative… du genre.

(2) *Feuille d'Avis d'Avenches*, 3 septembre 1996

Notre feuilleton:

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

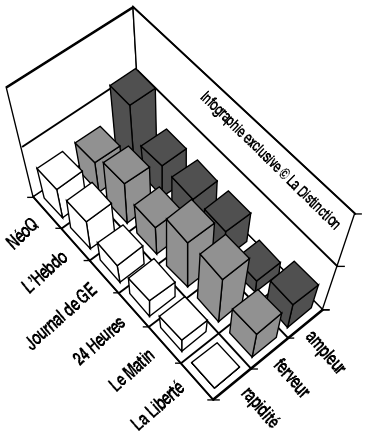
Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, l'ouvrage du bon docteur Auguste Pelcavel, intitulé *Malformations culturelles et congénitales du pied*, prétendument illustré des gravures du bien connu Joseph Padegrau et analysé dans une perspective sadomasochiste, était une pure imposture. Nous présentons par ailleurs nos excuses à tous les orthopédistes et à tous les piedsbots qui l'ont lu, et qui nous ont adressé de vibrantes lettres de protestation.

La critique et le dernier Chessex

Un mois au service de «L'imparfait»



	rapidité [dixième de l'écart : 30 jours]	ferveur [échelle de Nourrissier : 1 à 6]	ampleur [en milliers de signes]
NéoQ	14.11.96 : **3**	**3**	**5.9**
L'Hebdo	14.11.96 : **3**	**4**	**3.2**
Journal de GE	24.11.96 : **2**	**3**	**3.1**
24 Heures	26.11.96 : **1.8**	**5**	**3.1**
Le Matin	1.12.96 : **1.4**	**5**	**1.4**
La Liberté	14.12.96 : **0**	**3**	**2.7**

Les phrases critiques:

Le geste d'un écrivain maître de son art: le style est limpide, sans fioriture, et traduit une rare virtuosité rhétorique. *(24 Heures)*

Une chronique qui fait entendre une musique élégiaque, poignante et sereine, comme un blues porté par Charlie Mingus ou Miles Davis. *(L'Hebdo)*

Il y a chez Chessex un usage constant des figures de style, un sens de la rhétorique qui éblouit autant qu'il irrite. *(Le NéoQ)*

L'élégie du regret donne son accent grave de méditation à ce livre… *(Journal de Genève)*

Dans ses temps mêlés et fracturés, cette chronique est traversée par les ombres portées de la mémoire. *(La Liberté)*

Les adjectifs porteurs:

Livre intense, grave, mais aussi sensuel… *(L'Hebdo)*

Ce superbe recueil… *(Le Matin)*

Un «Imparfait» parfait. *(Le Matin)*

Deux grandes leçons d'écriture. *(24 Heures)*

Un auteur kitsch

QUI lit encore Jacques Chessex? Qui s'inflige de nos jours, et fréquemment car le bougre est prolifique, un tel pensum?

Déjà en janvier 1993, Jean-Marie Vodoz –sans doute parce qu'il n'est pas un critique littéraire– écrivait : *«…le sexe rehaussé par la démangeaison religieuse, et la religion pimentée par la démangeaison du sexe, peuvent à la fin produire une certaine lassitude.* (…) *il ne suffit pas d'intituler "Trinité" le trio, ni même d'imaginer le mari cancéreux au dernier stade, pour donner aux personnages une dimension, que dis-je! une simple vraisemblance dont ils sont, en dépit de leur côté "Montagne magique" révisé "Festival de Montreux", singulièrement dépourvus.* (…) *au surplus le style du bouquin, parfois évocateur et beau, tombe tout à coup dans des négligés qu'on dira voulus, mais qui n'apportent rien dans ce rien…* (…) *Si les louangeurs seuls ont droit à la parole, et si la critique ne se donne pas la peine d'être critique, pourquoi les écrivains se priveraient-ils de raconter toujours la même histoire?».* Cette agression contre le phare autoérigé de la francophonie romande resta sans réplique, du moins publique. Le futur ex-rédacteur en chef de *24 Heures* devait probablement à son éminente position dans le paysage médiatique de ne pas être aussitôt convoqué avec ses témoins par des séides offusqués pour un duel le lendemain sur le pré de Ropraz. D'autres, moins à l'abri, firent récemment l'expérience de ce qu'il coûte d'émettre des réserves sur les qualités des auteurs du cru (voir «Guerre de position dans les lettres vaudoises», *La Distinction*, n° 55, février 1996).

Charles-Edouard Racine a eu l'an passé la curieuse idée de lire *La mort d'un Juste* (Grasset). Porté par sa colère, cet enseignant et écrivain (*Les nains bleus*, Campiche, 1990 et *Hôtel Majestic*, Lézardes, 1996) a poussé l'abnégation jusqu'à s'aventurer pour les lecteurs romands sur les sommets où le Goncourt 1973 fait souffler son propre Esprit, avec comme sherpas quelques éléments d'analyse littéraire et pour camp de base les propos de Milan Kundera sur le roman, *«porteur de la plus haute sagesse qu'ait inventée l'Europe»*. Il rapporte de cette expédition un essai critique, *L'imposture ou la fausse monnaie*, qui paraît ce mois.

J.-E. M.

– *La Distinction*: Jacques Chessex est un mauvais écrivain, pire: un faussaire. Comment parvenez-vous à une conclusion aussi définitive?

– *Charles-Edouard Racine*: Il est frappant de voir que le classement de Jacques Chessex parmi les auteurs majeurs est devenu un dogme: on a beaucoup critiqué le personnage, mais beaucoup moins ses livres. Je me suis demandé si ce lieu commun, qui n'est jamais véritablement argumenté, n'était pas un leurre. Selon Bourdieu, les ouvrages ne se transforment en «œuvre» que lorsque le public croit en la valeur de celle-ci, lorsque ce fétiche devient un objet d'admiration reconnu. Or, après lecture, je constate que l'écriture de Chessex, son «aura esthétique» pour employer une de ses expressions favorites, n'est pas à la hauteur de ce qu'on peut attendre.

Mon essai porte exclusivement sur les romans, sans aborder la question de la poésie parce qu'il fallait être bref. J'ai essayé de recenser des éléments du texte qui montrent que cette écriture est insatisfaisante. Mon essai part du niveau le plus élémentaire, la grammaire et la syntaxe, pour aller vers la maîtrise romanesque. Pour faire ce travail, il fallait avoir une certaine pratique de la critique littéraire; le fait d'être écrivain, d'avoir mis la main à la pâte, m'a permis aussi d'être sensible aux trucages; il n'était pas mauvais en outre d'avoir une expérience de l'enseignement, car l'académisme de Chessex relève en partie de ce qu'on pourrait appeler l'écriture des professeurs: le didactisme, la volonté de simplifier les choses en forçant le trait, en appuyant.

Lorsqu'on reprend l'ensemble de ses romans, on repère très vite des défauts graves: il y a une répétition insupportable des mêmes thèmes, les mêmes personnages stéréotypés reviennent sans cesse; le dialogue, essentiel dans le roman, est maladroit: on n'entend qu'une voix, toujours celle de l'auteur. Comme dans l'art pompier, qui croit devoir tout expliciter, la redondance est permanente: le thème sera signifié par un personnage, son patronyme, des symboles, des épigraphes, des figures tutélaires artistiques, le tout encombré d'un bric-à-brac culturel envahissant. Cet aspect répétitif, ces poncifs sont masqués par des trucages et des procédés comme la symétrie, le décoratif, qui visent à «faire joli». Chessex utilise un langage codifié, en particulier dans le domaine de l'érotisme, où la description de la séduction est schématique, avec des personnages féminins sans aucune existence crédible, comme à la fin de *La mort d'un Juste*, cette restauratrice d'art qui n'a d'autre fonction que de montrer ses dessous lorsqu'elle monte sur une échelle.

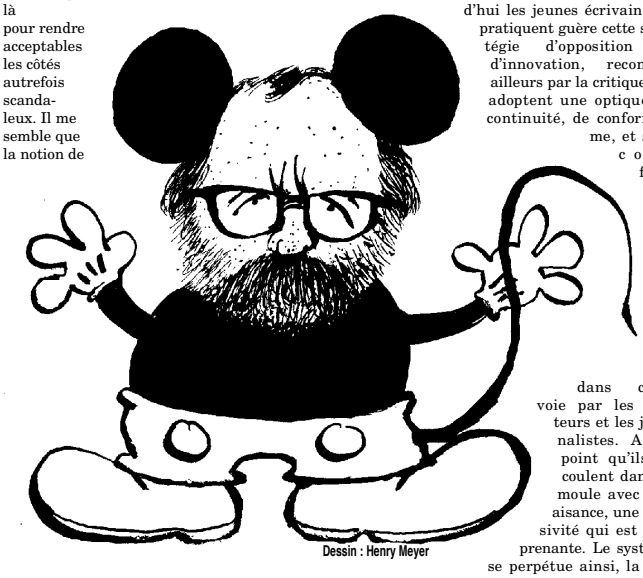
– Le «manque de vraisemblance et de bon goût» sont en résumé les critiques que vous adressez aux romans de Chessex. Ces deux critères ne sont-ils pas dépassés, et même parfois incompatibles, dans la mesure où la réalité qui nous entoure ignore souvent la bienséance?

– Le vraisemblable est lié à un système, celui du roman réaliste, qui est revendiqué par Chessex et ses proches, comme Jacques-Etienne Bovard par exemple. Dans ce cadre, les manquements à la vraisemblance deviennent des *obstacles à la lecture*, nous faisant basculer du côté du fantastique, totalement hors de propos pour ces auteurs. Ce critère de lecture est peut-être vieux jeu, mais nous avons affaire à une forme littéraire vieillotte.

Pour le bon goût c'est plus délicat, et je sais bien que l'utilisation de cette notion me sera reprochée. Il s'agit d'un jugement qui n'a bien sûr plus cours. L'œuvre chessexienne dérape cependant parfois dans une gratuité grossière. On voit bien pourquoi Zola utilise volontairement un langage ou des situations qui sont ceux du mauvais goût: il a des motivations supérieures qui le justifient. Mais elles ne sont plus là aujourd'hui, et même chez Zola cet aspect a vieilli. Dans les derniers romans de Chessex, le mauvais goût a triomphé, il est devenu sans objet, et le lecteur se sent d'autant plus agressé par cette vulgarité artificielle et parfois insultante.

– On a coutume de disqualifier toute discussion des œuvres des artistes romands. Notre région aurait la manie mesquine de rabaisser les fortes personnalités. Avez-vous eu le sentiment de vous attaquer à un marginal?

– Chessex a construit son œuvre sur cette idée, se présentant toujours comme un révolutionnaire, voire un réprouvé. *L'imposture* montre que cette marginalité n'en est pas une, et qu'il n'y a rien de révolutionnaire dans l'œuvre. Son esthétique est extrêmement conformiste. Les modèles qui l'inspirent sont anciens, de multiples procédés académiques sont là pour rendre acceptables les côtés autrefois scandaleux. Il me semble que la notion de kitsch est opératoire pour rendre compte d'un tel auteur: il va toujours servir au client ce que ce dernier a envie d'entendre, le texte va flatter le lecteur dans ses attentes, dans ses préjugés, mais jamais il ne propose une interrogation réelle.



Dessin : Henry Meyer

Entre le kitsch et l'authentique, la différence est subtile, puisque le faussaire, qui cherche à faire reconnaître ses œuvres, possède toujours un certain bagage technique. De faux Vermeer peints dans l'entre-deux-guerres ont trompé la quasi-totalité des experts de l'époque, mais nous semblent hyper-datés, marqués par la peinture du XIXe. De même, Chessex donne l'image de l'œuvre d'art qu'on attend aujourd'hui. Je suis persuadé que dans vingt ans le vieillissement sera considérable, au point qu'on se demandera par quelle erreur de perspective on a pu le considérer comme un écrivain majeur de notre temps.

– Le récent passage de l'image d'un Flaubert joufflu et goulu à celle d'un ermite qui n'a plus besoin de lunettes et qui professe des leçons de métaphysique expérimentale relève-t-il une nouvelle fois de la pose? Chessex joue-t-il au vieux sage pour suggérer qu'il est désormais nobélisable?

– Si la quête mystique apparaît très tôt dans l'œuvre romanesque, il y a ces derniers temps une exploitation du calvinisme qui me paraît assez proche du cabotinage. On est effectivement passé de la figure conventionnelle de l'artiste maudit, habitué des cafés et des bordels, à ce qu'il appelle l'homme «désencombré», nouveau mystique, amaigri, hanté, qui pontifie au travers des narrateurs de ses romans. Y a-t-il une attente du public et des médias qui s'est modifiée? Le cliché de l'artiste scandaleux aurait fini par lasser, et se trouverait remplacé par un nouveau cliché, aussi caricatural et peu crédible que le précédent. Les journalistes ne voient pas ce qu'il y a ici de convenu, parce que ce mysticisme au look post-moderne fait partie de l'air du temps: un auteur d'un certain âge se doit de nous distribuer à voix basse et de façon subtile quelques grandes vérités éternelles.

– Comment expliquer une telle myopie de la critique?

– Il faut parler ici d'un «milieu» littéraire, au sens maffieux du terme. Une bonne part de la critique journalistique est liée par des liens d'allégeance. L'endogamie règne: les rédactions ont trouvé en Chessex un correspondant créateur, artiste estampillé, qui lui-même crée des prix littéraires locaux qui seront distribués à ses fidèles ou aux journalistes qui se mettent au roman. Certes, faire de la critique littéraire est un sacerdoce, les heures de lecture ne correspondent jamais aux picaillons qu'elles rapportent, mais on pourrait souhaiter que les journalistes soient plus exigeants dans leurs critères d'appréciation, qu'ils les précisent et s'efforcent de ne pas cautionner tout et n'importe quoi. Le plus surprenant pour moi a été de voir que la critique avait également démissionné devant Chessex dans des magazines littéraires français réputés sérieux. Cette implication de critiques parisiens qui tressent des couronnes à Chessex à chaque livre, sans que des liens d'allégeance ou des obligations locales ne les mettent sous pression, reste pour moi un mystère.

On lit souvent que la littérature romande serait pétante de santé parce qu'on n'a jamais autant publié, mais les cellules cancéreuses prolifèrent elles aussi. Les produits sont calibrés, les ouvrages standardisés: l'uniformisation, l'entropie guettent cette vie intellectuelle fermée sur elle-même. Longtemps, la relève littéraire s'est située contre les piliers reconnus, les auteurs officiels. Or aujourd'hui les jeunes écrivains ne pratiquent guère cette stratégie d'opposition et d'innovation, reconnue ailleurs par la critique. Ils adoptent une optique de continuité, de conformisme, et sont confortés dans cette voie par les éditeurs et les journalistes. A tel point qu'ils se coulent dans le moule avec une aisance, une passivité qui est surprenante. Le système se perpétue ainsi, la mécanique est bien rôdée.

Ce milieu manque tout simplement de regards extérieurs qui viendraient le stimuler. On a l'impression que l'Université ne remplit pas son rôle. Si on pense au nombre de bons lecteurs qui y sont formés, et au peu d'échos qui sort de ce monde-là, on ne peut que s'affliger. Chessex s'en prend fréquemment, de façon violente et basse, au Centre de recherches sur les lettres romandes, mais une sorte de timidité empêche les universitaires de réagir, de remettre en question le milieu des écrivains et des journalistes; alors que les universitaires ne risquent rien, ne dépendent pas des groupes de presse, et ne sont pas liés aux éditeurs ou aux «vedettes» de la culture. Les Lettres se réfugient dans l'historicisme, craignent de se mouiller dans le présent. Evidemment, l'Université fonctionne un peu en circuit fermé, chacun replié sur ses positions, sans grand souci d'en sortir, de lancer des débats publics, par exemple dans les colonnes d'un journal. La chose existe dans le champ de l'histoire, qui est traversé par des clivages et des prises de position, pourquoi pas en littérature?

– Quelles réactions sont-elles à prévoir à la suite d'un tel essai?

– J'ai essayé d'utiliser un langage et des notions critiques, comme la vraisemblance, aussi simples que possible, qui seront sans doute jugés simplistes. Je me suis efforcé également d'éviter de m'en prendre à l'homme Chessex, comme on l'a fait trop souvent. L'ouvrage devait porter sur l'œuvre seule.

Mon autre motivation était de tester la réaction des milieux littéraires à une critique rigoureuse, fondée sur des citations et des critères explicites. La première tentation sera celle du silence: vraisemblablement on ne parlera pas de l'ouvrage. Il sera lu par les professionnels, mais pas commenté, car toute réaction pourrait lui donner une existence dans la sphère médiatique.

Une autre possibilité est la disqualification de l'hérétique: on dénigrera mon travail qui ne sera qu'un pamphlet haineux basé sur des citations partielles et insensible à la poésie de Chessex. Ou alors ils me présenteront comme un romancier raté, porté par une hargne de confrère impublié, un peine-à-jouir sottement moralisateur qui veut imposer des *lois* au romancier, alors que celui-ci exige la liberté absolue de *tout dire*…

Enfin, ils pourront m'accuser d'«intellectualisme», en jouant sur cette corde populiste assez vaudoise, que Chessex flatte souvent, le mépris des «intellectuels» vus comme des pinailleurs stériles. Il est vrai que tout pamphlet, toute critique peut-être participe d'une lutte de pouvoir, il faut en être conscient –chacun tend ici à affirmer sa compétence, son droit à dire quelle forme d'art est légitime…

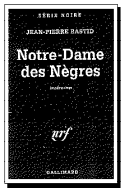
Mon précédent travail portait sur Monique Saint-Hélier, un auteur que j'aime beaucoup. Son œuvre m'apparaît comme révolutionnaire par rapport à ce que publie Chessex. Il y a chez Saint-Hélier une force, une inventivité et une exigence face au lecteur qu'on ne peut pas même espérer demander aujourd'hui, comme si on avait régressé dans l'histoire du roman.

Propos recueillis par J.-E. M.

Charles-Edouard Racine
L'imposture ou la fausse monnaie
Les romans de Jacques Chessex : un essai de critique littéraire
Antipodes, février 1997, env. 100 p., Frs 22.–

Mary Higgins Clark
La maison du clair de lune
Albin Michel, 1996, 375 p., Frs 38.70

Terreur! Mais qui fait disparaître prématurément les petites vieilles d'un EMS pour richards? Horreur! Mais qui escroque au préalable lesdites petites vieilles en leur piquant leurs éconocroques pour les jouer en bourse sur des coups foireux? Malheur! Est-ce le docteur-chef de clinique au passé douteux, l'avocat marron en mal de clients, ou le cousin zinzin, croque-mort amateur qui donne des cours sur les rites funéraires? Que le Grand Cric les croque!
Heureusement, il y a la belle et douce Maggie, qui retrouve sa belle et douce belle-maman dans une belle et douce demeure (Ah, si seulement belle-maman avait pensé à verrouiller la porte de derrière…) L'intrépide Maggie se fait draguer par tous ses cousins, mais ne veut rien savoir car un bien grand malheur l'a frappée avec la perte de son mari qu'elle ne peut oublier.
Atmosphère de maison de retraite pour vieux friqués qui craignent pour leurs picaillons, bons sentiments de la brave fifille qui regrette son enfance à mâchonner des martchmeulovssss, gendre parfait qui redresse les opérations boursières frauduleuses entourent une intrigue d'un banalité quasi absolue. Mais c'est qu'elle s'est donné de la peine, la lady Higgins Clark, pour rédiger ce «suspense en acier» (dixit la pub) qui lui assurera enfin la suite dorée qu'elle espère (et nous aussi, le plus vite possible) dans une clinique de luxe à Palm Beach ou à Montreux. La chère vieille femme remercie, à la fin de son livre, son éditeur, sa correctrice («Dieu vous bénisse» –sic!), la vice-présidente de Merril Lynch pour ses renseignements sur les transactions boursières (Oh daaarling!) et le président du New York Mercantile Exchange (Sweeeeetheart!) qu'elle a «osé déranger en pleine réunion» (resic!)
Si seulement Mary Higgins Clark oubliait de temps en temps de fermer la porte de derrière…
Oh! Dear, dear Mary! *(J. M.)*



Jean-Pierre Bastid
Notre-Dame des Nègres
Série Noire n° 2431, 1996, 300 p., Frs 14.20

Serge Preuss
Le programme E.D.D.I.
Série Noire n°2438, 1996, 140 p., Frs 9.60

On se doutera que des livres de la *Série Noire* ne fassent guère partie du lot de produits dérivés qui accompagnent usuellement la sortie d'un film de Walt Disney. Il est pourtant des apparentements terribles, comme dit le *Canard Enchaîné*. En contrepoint de la vision angélique du Paris-des-pauvres-gens version *Bossu de Notre-Dame*, deux polars qu'on espère imaginatifs se plaisent à anticiper le pandémonium que serait devenu Paris. Restitution rose-bonbon de son siècle *versus* tableau noir-charbon de celui qui nous guette? Rendons hommage au père Hugo et laissons-le en paix.
C'est un climat particulièrement oppressant que dépeint Bastid, hélas sans excès de limpidité narrative, dans *Notre-Dame des Nègres*. La France vit désormais sous un régime totalitaire et officiellement raciste. Pénurie et ratonnades font l'ordinaire de l'ex Ville Lumière, métamorphosée en une sorte de terrain vague sans limites. On s'apprête à fêter Carnaval, déclaré fête nationale, ce qui ne laisse rien présager de réjouissant pour ceux qu'on appelle les «allochtones».
Un journaliste suisse renommé et à l'identité incertaine décide d'enquêter sur cet étrange pays. Ses relations lui permettent d'obtenir un rendez-vous avec un ministre, ce qui à coup sûr ne fera que renforcer son prestige. Mais la route est longue de Lausanne à Paris. La rencontre avec une auto-stoppeuse en détresse entraînera notre homme vers des sphères où la recherche du scoop se paye cher. A manipulateur manipulateur et demi. La mise en œuvre de ce principe n'aurait pas dû échapper à une star du journalisme.
Paris Ville Ténèbres encore, dans *Le programme E.D.D.I.*, *«histoire de morts, de beaucoup de morts, de toutes les couleurs, de toutes les tendances, dans l'ordre et le désordre»*. Au moins y reste-t-il un peu de chaleur humaine, grâce à la bande de rhéteurs qui fréquentent le bouge «Chez Momo», du nom de son tenancier, Kabyle de Ménilmontant qui s'exprime dans son *«vieil accent arabe venu d'ailleurs, qu'il cultive avec tendresse»*. Il y a là les dénommés Karl Marx, Léon, Pierrot. Tous SDF plus ou moins au bénéfice du RNI, alias revenu notable d'insertion.
Faute d'avoir suivi les stages prescrits aux chômeurs de longue durée, tel le *«bilan-orientation, histoire de lui activer le développement vocationnel personnel»*, Pierrot, géographe et ivrogne de formation, distrait par vocation, subit la double disgrâce de perdre les privilèges de son RNI et l'usufruit de son taudis de logis. Faisant fi de leurs divergences plus ou moins idéologiques, *«quand on n'a aucun moyen, on est bien obligé de vivre au-dessus»* rétorque-t-il à ceux, le bistrot le premier, qui lui reprochent son impécuniosité, les pensionnaires fauchés de «Chez Momo» lui indiquent le nom d'une avocate impétueuse, spécialiste de ces autres produits dérivés que forment les exclus du néo-libéralisme. Maître Vanessa Dupont est au bord du surmenage. Elle n'est pas la seule. Les miséreux sont devenus un marché porteur. Pour ceux, innombrables, qui cherchent à leur porter un secours d'autant plus déterminé qu'il est médiatique, comme pour ceux qui cherchent à les éradiquer au nom de la raison d'Etat. En attendant, peu sensible au seul mot d'ordre qui compte, inser-tion, Pierrot se retrouve à la rue. Il a du temps pour s'étonner des circonstances dans lesquelles perdent la vie ses compagnons de sort. Avec une trame mincelette mais servie par une plume enjouée, Serge Preuss dénonce les intérêts supérieurs en même temps qu'il égratigne ceux qui les combattent avec un excès de zèle qui frise souvent l'absurde. *(G. M.)*

«Encore une tournée de pastiches!»

Eco court

AUX accros des *Décraqués* sur *France-Culture*, aux oulipiens du dimanche, du samedi et de la petite semaine, la fin de l'an a ménagé une heureuse surprise: la parution en français et format poche du *Diario Minimo* d'Umberto Eco.

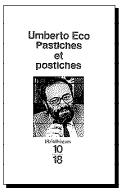
En tout une quinzaine de textes datant pour la plupart des années soixante et soixante-dix et, pour deux d'entre eux, des années quatre-vingts. Tous relèvent du pastiche ou de la parodie, et l'amateur le plus exigeant ne laissera pas de s'en délecter.

Pour affriander le chaland, signalons d'hilarants «rapports de lecture» sur des ouvrages d'auteurs entrés au panthéon littéraire de l'humanité (Dieu ou plutôt ses *nègres* bibliques, Homère, Dante, Proust, Kafka…), un éblouissant gorillage stylistique du *Lolita* de Nabokov intitulé *Nonita,* dans lequel on voit un éphèbe se consumer de passion charnelle pour une octogénaire décatie, une retransmission en direct de la découverte de l'Amérique par Colomb, commentée en duplex par Luther et de Vinci. De même on s'égaiera d'un essai sur le strip-tease qui préfigure *après coup* (puisqu'il fut rédigé en 1960, alors qu'Eco n'avait pas encore pris connaissance de l'original, paru en 1957) le ton et la manière où s'illustra brillamment Roland Barthes dans ses célèbres *Mythologies*.

Les textes tardifs combleront l'attente des plus invétérés. *Trois chouettes sur la commode* offre au pasticheur, à partir d'une benoîte comptine italienne, l'occasion de se livrer à un étourdissant exercice de délire linguistico-sémiotique, ornementé d'arbres et de carrés logiques, qui permettra au novice ébaubi de *«saisir la fausseté de l'affirmation selon laquelle il n'est pas vrai qu'il soit faux que l'être n'est rien.»* Et ceux de nos lecteurs qui n'ont pas oublié l'enthousiasme naïf avec lequel le galopin de la rédaction avait jadis entonné dans ces colonnes l'éloge de la carte au 25 millième se plongeront avidement dans *De l'impossibilité d'établir une carte de l'empire à l'échelle de 1 / 1.* S'emparant d'une notation piquée chez Borges, Eco s'y adonne à une démonstration vertigineuse, qui appelle à la rescousse les *paradoxes* découlant de la théorie des signes et de la logique ensembliste. Ainsi: non pliée, une carte au 1/1 altère forcément le territoire de l'empire dont elle est censée présenter la reproduction fidèle; pliée, elle devient infidèle puisqu'elle ne comporte pas en son centre la représentation de ladite carte pliée; et si elle la comporte, il suffit qu'on la déploie afin de la consulter pour qu'aussitôt elle redevienne infidèle. Ainsi encore: laissé de côté le problème de l'altération, supposons la carte de l'empire étalée sur ou suspendue au-dessus de celui-ci, ladite carte ne rend pas compte de la caractéristique que le territoire qu'elle représente est entièrement recouvert par une carte. Qu'on interpose autant de cartes qu'on voudra représentant le territoire avec, en plus, la carte sous-jacente, la carte finale ne fera jamais partie du territoire qu'elle définit… Etc.

Les soirées d'hiver vous pèsent? Votre conjoint(e) manque d'appétit ou –qui pis est– d'appétence? Affublez-vous d'un postiche d'Umberto et vous lui rendrez le sourire.

J.-J. M.



Umberto Eco
Pastiches et postiches
10/18, 1996, 185 p., Frs 12.70

Glissades progressives du déplaisir

Le retour du refoulé

MI par curiosité, sur la foi de la quatrième de couverture, mi par désœuvrement, j'avais acheté *Mais que veulent-elles donc? Douze études de cas* de Loïc Forestier en me disant: «Sinon ce qu'elles veulent, au moins saurai-je ce qu'un lacanien pense de la question.» Et puis, –n'est-ce pas?–, il faut bien donner bimestriellement aux abonnés de *La Distinction* un peu de grain à moudre…

Entouroupe! D'abord l'ouvrage, confectionné à la vavite, est farci de coquilles. Ensuite, il est composé en Times 11, ce qui, pour un miroir de page étiré en largeur sur 10.5 cm, sollicite douloureusement l'œil et rend la lecture particulièrement pénible. Enfin, l'auteur survole cavalièrement son sujet et nous convoque à l'examen sommaire d'une pauvre palette de dérives névrotiques féminines quasi toutes d'une affligeante banalité dans le seul but, semble-t-il, de broder ses variations sur la thèse assénée dès la préface: *«Depuis une quarantaine d'années, la pratique psychanalytique s'est complètement fourvoyée et voici que sonne pour elle, ses ambitions désormais caduques, l'heure du désinvestissement libidinal. Non! il n'existe pas, il n'existera jamais de* psyché *féminine spécifique. Reflet lui-même émané d'un reflet, solution fictive malencontreusement apportée à un problème imaginaire, la prétendue infériorité de la femme se dresse tel un sémaphore désaffecté à l'intersection de toutes les trivialités.»*

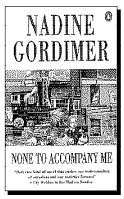
A la révélation de ces fichaises même pas numérotées, le lecteur impatienté, campant peut-être… au carrefour de toutes les trivialités, en vient à douter si Loïc Forestier ne serait pas de ces praticiens vieillissants que taraude d'autant plus le démon de midi que la midinette va se raréfiant. Depuis lors, j'ai appris que le bon docteur s'est fait exclure, pour déviance obscurantiste aggravée, de l'École freudienne de Paris. Et l'on ne s'étonnera pas de sa conclusion, rageusement martelée: *«"Mais que veulent-elles donc?" se demandait Freud, désillusionné, au crépuscule de son âge. Nous sommes maintenant en mesure de résoudre l'énigme et de répondre sans détours, sans remords mais non sans amertume: elles ne veulent rien.»*

Tout ça pour ça?

D.S.

Loïc Forestier
Mais que veulent-elles donc?
L'Orque, 1996, 206 p., Frs 22.30

The English nook



Nadine Gordimer
None To Accompany Me
Penguin Books, 1995, 324 p., Frs 15.-

The clue to Nadine Gordimer's latest novel is provided by one of its epigraphic quotations; she chose the following lines by the seventeenth-century Japanese poet Bashō: *"None to accompany me on this path : / Nightfall in Autumn."*
The metaphor –life as a journey– is further emphasized in the narrative structure of the book with its three parts: "Baggage", "Transit", "Arrivals". Crystal-clear and a trifle conventional maybe ? Definitely not, for the Booker and Nobel-Prize winner is as usual both subtle and thorough in her probings of her characters' personality, their motivations and their relationships.
The journey referred to is not just an individual one –the main character, Vera Stark, is in her sixties–, it is also an image for the changes taking place in South Africa during the troubled transitional years before the first non-racial elections. Gordimer, herself at all times an outspoken opponent of apartheid, weaves this historical reality very successfully into her fiction by involving her heroine in the political life of the country : working as a lawyer for a legal aid organization, she helps members of the black communities that are in danger of being displaced by the white government. She is thus attuned to what goes on beneath the surface of apartheid and leads, to say the least, a rewarding professional and social life; her marriage, based upon and fed by strong emotional and sexual ties, is a happy and fulfilling one, but as time goes by, her commitment to her work grows stronger still whilst her need to shed dependencies makes itself more and more pressing. An accident, in which she is only slightly injured but which could have been much more serious, makes her realize how unbearably heavy the burden of her husband's love has become for *her.*
*"–I couldn't live without you.– / A jump of fear, of refusal within her. / (…) She could not see the violence at the roadside as evidence of her meaning in his life. She could not share the experience with him on those terms. She was not responsible for his existence, no, no, love does not carry that covenant; (…)*What to do with that love. *Now she saw what it was about, the sudden irrelevant question, a sort of distress within herself, that came to her from time to time, lately."*
And this is how, without a touch of bitterness or self-pity, Vera ultimately chooses aloneness for the last leg of her earthly journey. *(M. S.)*

Faits de société

Informations inquiétantes sur les objectifs réels de l'Union Démocratique du centre

Comité d'action contre l'immigration illégale
Schweizergasse 20, 8021 Zurich
Une raison de plus de soutenir notre lutte contre l'immigration illégale et la liberté d'opinion (CCP n° 17-60 000-6).

Tract, décembre 1996

Genèse d'un mensonge

DEPUIS *La Chinoise* de Godard, on sait d'où viennent les idées justes: elles tombent du ciel. D'où viennent alors les idées fausses? Le livre de Florent Brayard nous montre avec une minutie d'entomologiste comment, de glissements en associations, de lapsi en interprétations, est né ce mensonge qui, quoi qu'on dise et qu'on écrive, hante notre époque: le prétendu révisionnisme, la mise en question de l'existence des chambres à gaz.

Meuh, diront les esprits simples, il n'y a qu'à voir à qui profite le crime! Suivez mon regard: c'est une conspiration d'extrême-droite! A quoi bon vouloir étudier la prose de cette racaille fasciste? Point tant de précautions! Feu sur le quartier général!

Le premier négateur de l'holocauste s'appelait Paul Rassinier. Militant communiste, il fut exclu du PC en 1932 parce qu'il prônait l'unité de la gauche; responsable social-démocrate du territoire de Belfort ensuite, ce fut un ami de Marceau Pivert, le dirigeant de la gauche socialiste d'avant-guerre; partisan minoritaire au sein de la SFIO des accords de Munich, il fut néanmoins un résistant indiscutable, torturé par la Gestapo et déporté à Buchenwald; député à la deuxième assemblée constituante, il était d'abord un pacifiste convaincu, membre de l'Internationale des Résistants à la Guerre, collaborateur de plusieurs revues anarchistes. Tout cela nous amène assez loin de l'Internationale brune.

«Il devint ce que les autres croyaient qu'il était.»

Rassinier, dans son *Mensonge d'Ulysse* (1950), veut avant tout faire la critique du nationalisme glorieux de l'après-guerre, mettant en scène une France unanime dans la Résistance. Adolescent, il a assisté à la mise en pièces du bourrage de crâne phénoménal qui avait accompagné la guerre de 14-18, et prétend être le premier à effectuer la même remise en cause pour le conflit qui vient de se terminer. Se baptisant, avec son comparse Paraz, le «gang des basculeurs de légendes», il participe de l'esprit –bien français, mais très répandu et en vérité plutôt naïf– du petit-malin-à-qui-on-ne-la-fait-pas. L'expérience personnelle est pour lui la mesure de toute chose, et de mettre en avant son vécu, fût-ce contre celui des autres. Exceptionnellement bien traité à Buchenwald, il généralise et –sous l'empire d'un sentiment de culpabilité, suggère Brayard– déclare péremptoirement qu'une part des déportés, investis comme kapos de certaines tâches d'encadrement, étaient eux-mêmes à l'origine de l'horreur concentrationnaire, les SS n'administrant les camps que de très loin. Accessoirement, il attribue brièvement à quelques déments incontrôlés la responsabilité des gazages, qu'il ne put constater là où il était déporté.

De cette volonté d'atténuer les crimes nazis, Albert Paraz, le préfacier du livre, va faire un doute quant à l'existence des chambres à gaz. Doute qui sera transformé, par l'intervention d'un député et les échos de la presse, en une réfutation de la réalité des gazages. Ainsi fut lancée la mécanique négationniste.

Cette idée, lumineuse pour eux car elle soulageait leur idéologie de son sceau d'infamie le plus flagrant, fut reprise, mais dans un deuxième temps seulement, par les chantres de l'extrême-droite. Maurice Bardèche, nouveau gérant de la pissotière d'où sortait la prose antisémite, n'avait pas songé un instant à nier la Shoah. Le négationnisme lui fut apporté sur un plateau par Rassinier, et le beauf de Brasillach se mit à choyer ce dernier, qui comme ancien déporté présentait des garanties de moralité comparables aux «compagnons de route» dont les staliniens ont abusé. Ayant trouvé un groupe d'accueil, l'ex-député socialiste s'enferma dans cette image qu'on lui renvoyait, et développa les thèmes qu'on attendait de lui.

Sa spécialité fut désormais d'attaquer ses contradicteurs, avec tous les laborieux artifices du genre polémique. Il ne lut que très superficiellement les premiers ouvrages historiques sur les camps, et crut réfuter de manière définitive les témoignages des survivants en cherchant des contradictions de détail ou en usant de motifs idéologiques («tout ce qui vient de Pologne est communiste»). Il était au départ tout sauf un antisémite. Avec de telles fréquentations, il ne tarda guère à le devenir: en 1967, au moment de sa mort, il travaillait à une *Histoire de l'Etat d'Israël*, dont le contenu se laisse deviner.

Juifs hongrois arrivant à Auschwitz, 26 mai 1944

Un pacifiste fanatique

Comment expliquer une telle trajectoire? Florent Brayard présente les pièces, détaille tous les détours de ce délire progressif, et permet d'avancer quelques hypothèses. Le moteur qui a fait avancer Rassinier dans cette voie, c'est son pacifisme intégral: il hait la guerre plus que tout. Pour lui, elle est un mal abstrait, a-historique, dont toutes les puissances sont également responsables. Il croit hâter la réconciliation franco-allemande par une absolution réciproque, par une amnésie collective. Egocentrique évident, il camoufle son errance personnelle en une dérive des continents politiques, proclamant que son compagnonnage avec des hommes d'extrême-droite devenus (et pour cause!) ennemis des règlements de compte incarne une continuité de pensée: *«...les intellectuels de gauche, dans leur écrasante majorité, ont approuvé et exalté Nuremberg au nom des principes dont, au temps de Versailles, ils reprochaient le caractère réactionnaire à ceux de la droite qui les faisaient leurs, et le phénomène n'est pas moins remarquable. Il y a là, dans tous les cas, un assez curieux chassé-croisé dans le secteur des principes et c'est dans ce chassé-croisé que s'inscrit mon drame personnel.»* Cette fidélité absolue au pacifisme, idéal en soi on ne peut plus honorable, est maintenue en dépit des circonstances, élevée au rang de valeur unique, indépendante de toutes les autres et les dévaluant toutes, justice, droits de l'homme ou morale politique. Aussi contradictoire que cette appellation puisse paraître, Rassinier est d'abord un pacifiste fanatique. Ce dogmatisme entraîne chez lui le même aveuglement que les absolus religieux ou politiques engendrent de longue date dans la perception du monde de leurs adorateurs.

Ajoutons au diagnostic l'esprit de chapelle, l'amour immodéré des attaques vacharde et des positions originales à tout crin, la volonté de se démarquer des «conformismes» intellectuels, bref cette part de mauvaise foi si fréquente dans les revues et les cénacles... Demi-intellectuel, instituteur jaloux des agrégés, Rassinier, comme Paraz, est un graphomane aigri et égrotant, copie aggravée, si cela se peut, de Céline. On retrouve chez lui les pratiques de ce demi-monde littéraire qui se veut maudit: solliciter des préfaciers prestigieux, entretenir une correspondance flagorneuse avec les grands auteurs, monter des stratégies éditoriales tortueuses, se tresser à soi-même des couronnes de lauriers sous pseudonyme, déclencher des procès de presse.

Combien de temps encore?

L'apport, par adhésion ou par récupération, d'auteurs d'extrême gauche est récurrent dans les étapes qui marquent le développement du négationnisme (1): des revues aussi pures et dures que confidentielles, des éditeurs libertaires illuminés («La Vieille Taupe» était pourtant un joli nom), des gardiens de l'«invariance du Programme communiste», des défenseurs inconditionnels de la liberté d'expression –comme Chomsky–, des sympathisants palestinophiles –comme Garaudy (2)– interviennent à un moment ou à un autre du processus. Tous partagent la hantise du complot des puissants, la vieille croyance populaire en la conspiration des riches contre les pauvres et la certitude de l'existence d'une vérité cachée. Cette conception simpliste et navrante sous-tend des discours enflammés, des thématiques obsessionnelles qui s'intègrent aisément dans la prose de l'extrême droite, qui ne se gêne pas pour allumer ses autodafés de tout bois.

Science en élaboration permanente, l'histoire ne connaît pas de vérités définitives, elle traite de faits, qu'on peut compléter au fil des sources découvertes, et d'interprétations, toujours contestables. Le négationnisme veut faire d'un fait, l'utilisation des chambres à gaz par les nazis, une question d'opinion. Cette confusion entretenue entre déroulement avéré et signification donnée relève de la croyance. L'information sur les événements, la démonstration de la vérité ne servent que partiellement de contre-feux, car ce mensonge se répand sur le mode du bruit colporté, du discours martyrisé, refoulé par les autorités morales, criminalisé par les juges (3). Le négationnisme n'est pas simplement un groupe politique à forte doctrine, isolable et réprimable, mais aussi une lourde rumeur, apparaissant parfois à la suite de coups médiatiques, enflés par des mesures judiciaires spectaculaires à souhait (4). Cette école historique autoproclamée ne regroupe que des historiens du dimanche, des lettreux comme Faurisson ou des publicistes instables. Il n'y a pas d'argumentation ou de «progrès» dans leur «recherche», il n'y a que la répétition des mêmes insinuations par de nouvelles têtes d'affiche –en dernier lieu le très vieil abbé Pierre, demain un autre dindon consentant.

C. S.

Florent Brayard
Comment l'idée vint à M. Rassinier
Naissance du révisionnisme
Fayard, février 1996, 464 p., Frs 49.60

(1) Une brochure, préfacée avec bienveillance par Gilles Perrault, tente d'innocenter l'ultra-gauche de tout péché d'antisémitisme. Elle illustre surtout à quelles dangereuses inepties peut amener le primat du «plus à gauche que moi tu meurs» qui sévit dans la gauche intelectuelle. (*Libertaires et "ultra-gauche" contre le négationnisme*, Reflex, 1996, 107 p.)

(2) Garaudy tente apparemment un nouveau cocktail avec un vieux poison en associant négation de l'extermination et critique du sionisme. Pour désamorcer son pétard, il suffit de lire de véritables révisionnistes: les historiens israéliens qui réévaluent aujourd'hui la fondation d'Israël et la spoliation des Palestiniens. Comme l'expliquait Schlomo Sand, dans l'émission de Marc Ferro *Histoire parallèle* (Arte, 27 juillet 1996), *«Il faut accepter l'idée que les juifs n'étaient pas toujours des victimes, quelquefois des bourreaux et qu'on peut être à la fois victime et bourreau.»*

(3) La diffusion au début du siècle du fameux faux antisémite *Les protocoles des Sages de Sion* suivait déjà le même logique.

(4) Gonflé par les gazettes, le révisionnisme semble, comme la crypte de la Grande Pyramide, rendre fadas tous ceux qui s'en approchent. Ainsi a-t-on vu récemment un historien-et-romancier prôner dans un journal pan-européen une méthode digne de la pensée virtuelle et du Cyber-Café du Commerce: *«si l'histoire scientifique ne peut, faute de documents, établir la réalité d'un fait, elle peut, avec des documents, établir que l'irréalité de ce fait est elle-même irréelle.»* (Jacques Baynac, «Le débat sur les chambres à gaz», in *Le Nouveau Quotidien*, 2 et 3 septembre 1996).

Anne Grynberg
La Soah, l'impossible oubli
Gallimard Découvertes, février 1995, 176 p., Frs 25.90

L'ouvrage d'Anne Grynberg est un bon résumé illustré de l'anéantissement de la population juive d'Europe. Partant des divisions politiques, sociales et culturelles des communautés juives (des Juifs intégrés, ou en voie d'intégration pour les plus récents immigrés, d'Occident aux minorités nationales yiddishophones d'Europe centrale, misérables et isolées), il va très justement à l'encontre de tous les fantasmes du juif unique. Sont ensuite traités le développement de l'antisémitisme, la politique des nazis et le passage à la mise à l'écart (comme cet invraisemblable plan «Madagascar», qui s'arrêta à la déportation des Juifs du Bade et du Palatinat en France, première étape de la route vers la grande île), puis la «solution finale». Le choix d'illustrations vaut surtout par son intégration au texte et par l'intérêt des légendes (ce que peine à comprendre l'éditeur des nouveaux manuels vaudois d'histoire, soit dit en passant). Le lecteur trouvera en outre les éléments des débats actuels et des ouvrages les plus récents au sujet de la Shoah: intention hitlérienne ou adaptation aux circonstances, évaluations chiffrées, attitude des grandes puissances, etc. *(C. S.)*

Christopher Browning
Des hommes ordinaires
10/18, octobre 1996, 284 p., Frs 14.60

Lisez-le vite: il est appelé à devenir un ouvrage de référence, un classique. Sur la base d'interrogatoires judiciaires, réunis dans les années soixante, Christopher Browning a reconstitué l'activité quotidienne d'un bataillon de réserve de la police territoriale allemande (*Ordnungspolizei*). Non pas des SS, des nazis fanatiques, des tueurs sélectionnés, des soldats terrifiés par les combats, mais quelque 500 réservistes tranquilles, plutôt âgés, venant de Hambourg, ville peu hitlérienne s'il en fut, stationnés entre juillet 1942 et novembre 1943 dans le «gouvernement général de Pologne», loin du front. Ils ont pourtant assassiné 40 000 Juifs et en ont déporté autant à Treblinka.

Arrachées à leur domicile, les victimes sont généralement emmenées dans les bois par petits groupes. Lorsqu'elle est déshabillée, le policier allemand fait se coucher sa cible, parfois sur les cadavres des précédentes, vise en appuyant sa baïonnette entre les omoplates et tire dans la tête, puis repart chercher la prochaine dans un carrousel qui peut durer la journée entière.

Le récit des fusillades, des «chasses aux Juifs» cachés dans les forêts et de la «fête des moissons», élimination coordonnée des «Juifs de labeur», maintenus dans les domaines agricoles, est à proprement parler hallucinant. Mais les découvertes de Browning sont plus troublantes encore: le commandant du bataillon, perturbé, avait autorisé ceux qui ressentiraient des scrupules à ne pas participer au premier massacre. Ils furent peu nombreux à le faire. Certains se contentèrent par la suite de jouer les «tire-au-flanc» lors des exécutions, comme pour n'importe quelle corvée sous l'uniforme. Mais les premiers massacres firent une telle impression sur ces hommes que par la suite les officiers s'efforcèrent de laisser le coup final aux *Trawnikis*, ces volontaires baltes ou ukrainiens recrutés dans les camps de prisonniers. La «banalité du mal» (Hannah Arendt, à propos d'Eichmann) apparaît ici comme autre chose que la froide parcellisation des tâches administratives qu'on nous présente habituellement.

En conclusion de ce livre très clair et très honnête, analysant avec subtilité les témoignages, n'omettant pas de rappeler les comportements terroristes occasionnels de la part des alliés, Browning cherche –du côté de l'obéissance à l'autorité et au groupe– à trouver les raisons de ce qu'il faut bien appeler une participation volontaire à l'holocauste. *(C. S.)*

Le fonds Rochat précurseur du Grand Prix du Maire de Champignac

par le Zoïle des Lettres

SUR ce vénérable parquet consacré par l'usage, vous aviez accoutumé d'ouïr un signalé rhétoriqueur, en proie à la plus intempérante ébriété oratoire, défourrailler pour vous de sa panoplie quelques-unes de ces métaphores fraîchement fourbies qui brillent comme l'éclair et frappent comme la foudre. Or voici qu'à sa place j'ose me présenter devant vous, soucieux uniquement de m'atteler à rénover ce canton et son plus beau fleuron : le Grand Prix du Maire de Champignac. Dans cette hasardeuse entreprise, je tâcherai de me montrer le plus persuasif, si je ne suis pas le plus éloquent. J'œuvrerai dans le respect du passé, et en me projetant intrépidement vers l'avenir.

Plus que l'éminente dignité d'être homme, je viens décliner parmi vous le bonheur d'être vaudois. Car il est une institution que le monde entier nous envie, dont les racines plongent au plus profond de l'humus fertile, du fécond terreau de ce pays. En elle s'inscrivit jadis et se lit encore aujourd'hui la prévoyante sagesse de notre petite patrie. Par elle nous accédons à l'intime connaissance de sa décisive contribution au plan providentiel dont la réalisation engage le destin de l'espèce. Je veux parler du fonds Rochat.

Mais écoutez plutôt et soyez édifiés : par testament daté du 28 mars 1834, le pasteur Abram-Elie Rochat (1765-1840) dévolut six mille francs à un fonds dont les intérêts iraient à de jeunes garçons répondant au nom de Rochat, qui manifesteraient la vocation de ministre, avocat ou tel autre état honorable, pour lequel les études sont indispensables. Les candidats devaient –je cite– « avoir une figure agréable, annoncer des talents autant qu'on en peut juger à cet âge ». En outre, il était pourvu que la gestion de cette somme serait confiée à un honnête homme nommé Rochat, auquel incomberait de la faire fructifier sur des valeurs sûres.

Le fonds existe toujours, amis champignaciens, et il est actuellement administré par l'honnête Antoine Rochat, notaire. Son capital, grossi d'appoints substantiels versés par divers membres du clan, s'élève à 83'210 francs, après arrondissement au franc inférieur. Selon une ancienne pratique, une commission de trois personnes, –un juriste, un pasteur, un médecin,– examinent les candidatures et proposent un préavis au Département de l'instruction publique, qui désigne le bénéficiaire. Ladite commission est nommée par le même Département et renouvelée par cooptation. Elle se compose présentement de l'honnête Pierre Rochat, notaire, de l'honnête Daniel Rochat, pasteur, de l'honnête Éric Rochat, médecin et conseiller aux États.

De la part d'un homme que son ministère aurait dû incliner à l'humilité, cet altier préjugé de l'austère Abram-Elie en faveur des seuls Rochat peut surprendre. Pour en saisir la raison, il importe de se rappeler que l'épopée des Rochat vient de loin. Les Rochat, en effet, couvrent une tranche mémorable de l'histoire de l'humanité. De tout temps, la chronique les a décrits tenaces, mordaces, pugnaces. Bonaparte lui-même observait déjà, lors de la glorieuse expédition d'Égypte, au colonel Jomini : *« Un mameluk vaut quatre Rochat, quatre mameluks valent huit Rochat, seize mameluks valent seize Rochat ; trente-deux Rochat valent soixante-quatre mameluks. »* Comme on le sait maintenant grâce aux mémoires apocryphes du maréchal des logis César-Amédée Rochat, cette opinion flatteuse était partagée par les moukères du Caire, dont César-Amédée écrit, non sans une pointe de fatuité touchante chez un si rude guerrier : *« Après notre passage, les Cairotes sont cuites. »*

Depuis les époques les plus reculées, les Rochat ont crû et multiplié. Rien qu'en 1980, la fête des 500 ans de la famille réunissait quelque 2000 membres à la vallée de Joux. Dans le seul canton de Vaud, 1500 abonnés du téléphone, tous à jour dans leurs paiements, portent le nom de Rochat. Pour déterminer le nombre total des Rochat en Suisse, il faut quadrupler ce chiffre. Partis si fort et de si loin, les Rochat vont continuer de proliférer à tout va, et l'on peut prévoir qu'ils finiront par submerger tous les autres. La politique, dit-on, est l'art d'anticiper. Aussi le Grand Conseil –vous savez bien, le Grand Conseil : ils sont là-haut deux cents qui ont de l'esprit comme vingt–, s'honorerait-il en décrétant le *droit au retour* pour chaque Rochat expatrié, avec attribution automatique de la bourgeoisie en n'importe quel lieu où il lui plairait de s'établir, assortie de la possibilité octroyée à tout possesseur d'un patronyme rare ou banal, noble ou ignoble, autre que Rochat, d'exiger de l'état civil de sa commune que lui soit gratuitement substitué celui de Rochat. Concomitamment, le Grand Prix du Maire de Champignac serait rebaptisé Grand Prix Rochat, conféré à un Rochat par un jury exclusivement constitué de Rochat.

D'ici j'entends gronder comme une récrimination. Mais je m'empresse de rassurer les vrais patriotes. Afin de ne pas attenter à notre patrimoine le plus précieux, serait proclamée la pérennité du Prix Jacques Chessex : d'anthume seulement qu'il est, le Prix Jacques Chessex deviendrait simultanément posthume. En sorte qu'aux siècles des siècles il serait accordé à des générations de futurs Rochat d'en célébrer avec effusion le lauréat éponyme, inamovible et perpétuel.

Mes amis, enfin nous voici rendus à nous-mêmes, tels ces navigateurs en perdition qui devinent poindre au détour des nuées l'évanescente chimère du salut, sous la chamarre des ciels d'orage. Et vous ! champignaciens incrédules, scellez vos paupières ombrageuses, et contemplez avec l'œil du dedans cette radieuse apothéose : le Prix Rochat décerné d'un cœur unanime par une communauté de Rochat à un Rochat, émanation de l'âme collective des Rochat. A terme, un pays entier de Rochat, qui seul nous garantirait un gouvernement homogène et une réforme scolaire harmonieuse. Ce serait, restituée sur la terre comme au ciel, la divine et immuable identité à soi, l'essence et l'existence conciliées, l'unité de l'être irréfragablement fondue avec l'unicité de l'appellation, –l'alpha et l'oméga, pour tout dire, d'une aventure séculaire désormais achevée.

Sans l'aide de personne, arc-boutés contre tous, les valeureux adorateurs du papet qui peuplent cette minuscule portion de l'Univers auraient donc accompli seuls cette prodigieuse avancée. Un petit pas dans l'histoire du canton, concéderont peut-être du bout des lèvres les esprits chagrins, –mais quel pas de géant dans l'histoire de l'humanité !

Photo : N. Choquard

Francis Thévoz, lauréat du Champignac d'Or 1996, quelques instants après l'accouchement

Photo : N. Choquard

Une cérémonie solennelle certes, mais toujours de bon goût

L'année champignacienne 1996

par le délégué aux cérémonies solennelles du Grand Jury du Grand Prix du Maire de Champignac

MESDAMES et Messieurs de l'assistance publique ;

Mesdames et Messieurs de la presse et de la masse des médias ;

Je serai… multimédia. *(Il ouvre son ordinateur portable)*

Il est parfois certains dimanches soirs de doute, où en rentrant du chalet on se demande si tout cela a un sens. Les questions se bousculent alors. A quoi servent tant d'efforts ? Le champignacisme a-t-il encore un avenir ? A quoi bon lutter pour le beau langage quand plus personne ne parle ? Où ai-je mis les clés du garage ? Arrivé chez soi, on fait ce que tout être humain fait lorsque le sens de la vie l'appelle, quand l'angoisse monte : on allume la télévision.

Ce simple geste m'a récemment rendu confiance en notre œuvre. En effet, entre une publicité vantant les tablettes de nettoyage pour prothèses dentaires et une enquête troublante sur la présence d'extraterrestres au sein de l'administration militaire fédérale, mes oreilles ont cru entendre ceci :

De l'ordinateur sortent quelques paroles inaudibles, aussitôt répétées pour les handicapés du multimédia : « Le rêve va se réaliser aussi sous forme d'expériences existentielles, d'atmosphères ludiques, où il y aura des événements qui seront frappants, et où les gens seront appelés à vivre une réflexion, et en même temps à s'engager vers quelque chose d'extraordinaire sur le plan du plaisir. »

Merveille des merveilles, splendeur des splendeurs, nous la tenons enfin, cette grande vérité, cette affirmation qui réconcilie à la fois le dépassement des jeunes hégéliens, la dualité de la première topique chère aux freudiens, la Sainte Trinité des chrétiens, et les rigatoni sauce aux quatre fromages. Ces mots sont une réponse, au sens de cet écho divin qui, au fond d'une chartreuse ou d'un moutier, répercute à l'infini, sous les voûtes d'un réfectoire au petit matin, le chant grégorien des novices, le craquement des biscottes et la digestion difficile du cacao de la veille refroidi dans un vase de nuit mal rincé. Voici la Réponse qui résout tout, la Réponse qui absorbe tout, la Réponse qui répond.

Mais quelle était la question ? Le moment est venu, Mesdames et Messieurs, de vivre une réflexion, et en même temps de s'engager vers quelque chose d'extraordinaire sur le plan du plaisir : nous allons faire un petit jeu : je vais vous suggérer quatre questions, et vous allez voter pour choisir celle qui vous semblera la plus vraisemblable.

Proposition A : Comment se présentera le site Internet de l'union des producteurs de vacherins Mont-d'Or ?

Proposition B : Quel est votre programme politique, Jozef Zysiadis ?

Proposition C : Est-ce qu'on fera vraiment la fête lors de l'Exposition nationale de 2001 ?

Proposition D : A quoi ressemblera le programme de la prochaine saison du cirque Knie ?

Le Zoïle des Lettres va décompter les voix.

La question était en fait : *« –Et la fête, est-ce qu'on fera vraiment la fête ? parce que les thèmes que vous donnez, c'est un peu à se casser la tête. »* Et la réponse a été donnée par Fabrizio Sabelli, éminent ethnologue et sociologue, responsable de l'expo 2001, sur les ondes d'une des chaînes de la télévision suisse romande dont nous tairons le nom par crainte du mobbing.

Il ajoutait les précisions qui suivent, qui éclairent sa pensée :

« Et bien, dans ces lieux, il y aura des thèmes que nous appelons transversaux, qui traitent de ces ensembles-là. Le tout avec des expositions d'art, des événements extraordinaires, des moments ludiques où l'interaction permettra aux visiteurs de vivre une expérience qui n'est pas seulement intellectuelle ou culturelle, mais aussi un moment de détente et un moment de plaisir. »

Et tout ça, qu'est-ce que c'est ? *« C'est un concept le plus moderne qui existe, et qui n'a jamais été fait. »*

Ayons confiance, Mesdames et Messieurs de l'assistance publique : un gigantesque élevage de champignacismes se prépare près de nous, de l'autre côté de la chaîne du Jorat. L'exposition nationale de 2001 s'annonce d'ores et déjà comme l'apothéose millénariste du verbe fou, comme une immense somme de réponses dont on aura oublié les questions.

Ça ne vous rappelle rien ? Des réponses dont on cherche les questions ? Le goût du dentifrice vous vient dans la bouche, selon le principe de Madeleine Proust… mais voui : c'est le Microphage, un jeu de la Loterie romande imaginé par Bernard Pichon, que vous aviez coutume de subir en vous brossant les dents chaque matin.

Bernard Pichon, qui a enchanté notre enfance avec Gaspard-le-Renard et Blanche-l'oie-qui-se-prend-pour-une-dinde ; Bernard Pichon qui nous accueille, pauvres pécheurs, dans son confessionnal public ; Bernard Pichon qui nous accompagnera dans notre évolution personnelle en vantant bientôt les tablettes de nettoyage pour prothèses dentaires. Tel est l'homme qu'il nous faut. Au lieu de ce triste Franci(s) Matthey, portons Bernard Pichon à la tête de la prochaine exposition nationale.

Je vous remercie de votre attention.

Nous allons maintenant remettre aux lauréats leurs prix, deux diplômes et deux magnifiques statuettes, issues d'un nouveau moule que nous devons au très grand Henry Meyer, qui a su, mieux que tout autre, incarner l'élan champignacien dans la fibre de verre et la colle synthétique.

Mesdames et Messieurs, je passe la parole à l'urne qui va nous communiquer les résultats du grand prix.

A bas le sens, vive la parole, vive la langue, vive le Champignac !

Procès-verbal de dépouillement des votes pour le prix du Maire de Champignac 1996

Francis Thévoz, 28 voix, Champignac d'Or pour :
« Le paysan est un homme comme un autre, sa femme également avec ses deux métiers de paysanne et mère de famille. »
Jean-Christian Lambelet, 27, Champignac d'Argent pour :
« Je suis de tout mon être au centre. En outre, je suis professeur, mais je suis un homme du peuple, car le peuple c'est tout le monde. » et *« C'est le côté jouissance ! Une bonne pipe après un repas ou avec une tasse de café, ça donne un sentiment de bien-être, de sécurité aussi. »*
Claude Ruey, 17, mention « ruade »
Marc Julmy, 11, mention « travaux manuels »

Robert Rittener	9	Paul-André Cornu	1
Pierre-Han Choffat	7	Patricia Briel	1
Mgr Pierre Farine	7	Josef Zysiadis	1
Jean-Pierre Guignard	6	Martine Bailly	1
Alain Tanner	6	Anne Mancelle	1
Alain Kobel	5	Didier Burkhalter	1
Sandrine Cohen	4		
Anne-Marie Portolès	4	Votes valables	149
Olivier Delacrétaz	4	Votes blancs	0
Marcel Glur	2	Votes nuls	0
Jean-Pierre Savary	2	Votes	149
Michel Fiaux	2	Votants	74.5
Jürg van Wijnkoop	2	Lausanne, le 8 décembre 1996	

Soixantième anniversaire

Un arbitre oublié du bon goût

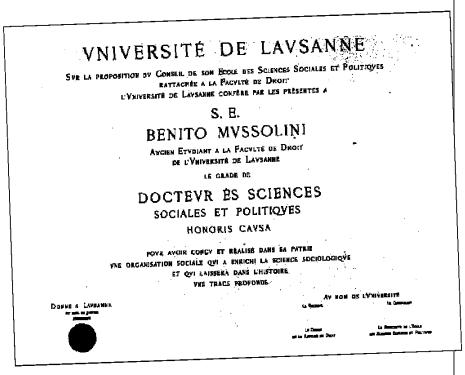
A l'en croire, l'affaire la plus angoissante que Pierre Ducrey a eu à gérer au cours de ses douze années de rectorat a été la publication du dossier Mussolini (*Allez savoir*, n°3, octobre 1995, p. 32.). – Si l'on songe à la constante dégradation des conditions de travail à l'Université pendant cette période, on se demande si ce meneur d'hommes a vraiment choisi les bons sujets de préoccupation… Mais ne dévions pas du sujet et restons-en à notre affaire, dont l'origine remonte à 1937, lorsque l'Université de Lausanne décerna à Mussolini un doctorat honoris causa, *«geste qui est aujourd'hui incompréhensible»*, estime Pierre Ducrey.

Loin d'être incompréhensible, ce geste correspond en fait fort bien à l'état d'esprit des élites de ce canton dans les années trente.

Plutôt que de le démontrer par de longs discours, *La Distinction* propose à ses lecteurs un petit document fort suggestif, découvert au hasard d'une fouille dans les cartons des bouquinistes de la place de la Riponne, un jour de marché.

Il s'agit du bulletin de souscription composé par l'honorable éditeur Charles Pache pour vanter auprès de ses lecteurs cultivés les trois tomes intitulés *Sociologie. Partie de Philosophie* dus à la plume du célèbre professeur de droit lausannois Ernest Roguin. Quel argument invoquer pour les convaincre d'acheter ce pavé? Pache opte pour un classique du genre: se prévaloir de l'opinion d'une personne dont l'autorité est suffisamment reconnue. Ce qui nous vaut la publicité magnifique qui figure ci-dessous.

Alors, «incompréhensible», vraiment, ce doctorat honoris causa? *(A. C.)*


VNIVERSITÉ DE LAVSANNE

SVR LA PROPOSITION DV CONSEIL DE SON ÉCOLE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQVES RATTACHÉE A LA FACVLTÉ DE DROIT L'VNIVERSITÉ DE LAVSANNE CONFÈRE PAR LES PRÉSENTES A

S. E.

BENITO MVSSOLINI

ANCIEN ÉTVDIANT A LA FACVLTÉ DE DROIT DE L'VNIVERSITÉ DE LAVSANNE

LE GRADE DE

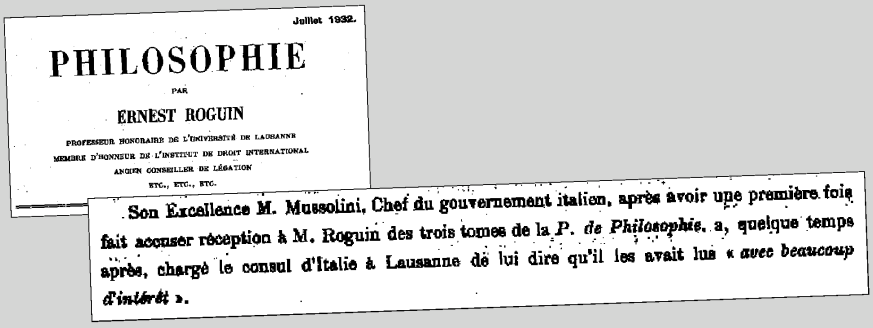
DOCTEVR ÈS SCIENCES SOCIALES ET POLITIQVES

HONORIS CAVSA

POVR AVOIR CONÇV ET RÉALISÉ DANS SA PATRIE VNE ORGANISATION SOCIALE QVI A ENRICHI LA SCIENCE SOCIOLOGIQVE ET QVI LAISSERA DANS L'HISTOIRE VNE TRACE PROFONDE.

DONNÉ À LAVSANNE

AV NOM DE L'VNIVERSITÉ


Juillet 1932.

PHILOSOPHIE

PAR

ERNEST ROGUIN

PROFESSEUR HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE
MEMBRE D'HONNEUR DE L'INSTITUT DE DROIT INTERNATIONAL
ANCIEN CONSEILLER DE LÉGATION
ETC., ETC., ETC.

Son Excellence M. Mussolini, Chef du gouvernement italien, après avoir une première fois fait accuser réception à M. Roguin des trois tomes de la *P. de Philosophie*, a, quelque temps après, chargé le consul d'Italie à Lausanne de lui dire qu'il les avait lus « *avec beaucoup d'intérêt* ».

Bientôt à la TV

Poème d'amour

Ce serait comme une envie d'amour qui vous prendrait tout à coup. Un amour sans sexe, un amour de poésie, un amour divin peut-être. Car en cette fin d'après-midi de février, vous vous sentiriez le cœur à affronter le plus mécréant des Distingués: prêt à rire sans ironie, prêt à voyager en plein soleil, à vous laisser étourdir par les nuées de passereaux qui tournoient sur votre tête. Et vous entreriez dans une petite salle obscure pour voir, entendre, sentir. Au plus simple. Dans l'obscurité, une lumière, et la musique étrange du *Silence brisé* de Wolfgang Panzer. Même s'il avait déserté l'affiche depuis longtemps, vous feriez comme si, l'envie serait trop forte.

Et vous verriez un homme et une femme apprendre à s'aimer. Tout les opposerait, leur âge, leur culture, leur couleur, leur vie, mais leurs jambes finiraient par s'enlacer dans le sommeil. Lui serait moine, soumis à l'austérité de son ordre depuis plus de vingt ans et contraint de briser son silence pour sauver sa communauté. Elle aurait vingt ans, condamnée depuis la naissance à mourir à cet âge-là et cherchant ailleurs la paix qu'elle ne pourrait trouver en elle. Et ils voyageraient ensemble, l'un avec l'autre, l'un vers l'autre. Et vous vous laisseriez embarquer à leur suite, émerveillé que ce film, dans sa liberté, dans sa spontanéité, sache aussi justement toucher à l'essentiel, à cette magie que le cinéma distille parfois. Et ramené à nos contrées par une image splendide du couvent de la Grande-Chartreuse, vous sortiriez au grand air retrouver vos passereaux et vos rêves d'amour.

L'été aurait écrit une parenthèse dans votre hiver. *(V.V.)*

Jean Rouch ou le ciné-plaisir
CinémAction n° 81
sous la direction de René Prédal
Corlet-Télérama, 1996, 239 p., Frs 45.–

Plus de quatre-vingt numéros de *CinémAction* ont traité des sujets les plus divers dans les domaines du cinéma et de la télévision. Pour rire: *La comédie italienne* (n° 42), *Le cinéma selon Godard* (n°52). Pour avoir peur: *Le cinéma fantastique* (n° 74), *Le suspense au cinéma* (n° 71), *Le film religieux* (n° 49). Pour un séjour en prison: *25 ans de sémiologie au cinéma* (n° 58), *Histoire des théories du cinéma* (n° 60), *Atouts et faiblesses du cinéma français* (n° 66). Pour rêver un peu: *Vingt ans d'utopie au cinéma* (n° 25), *Cinéma et monde rural* (n° 36). Pour froncer les sourcils et prendre un air préoccupé: *Les théories de la communication* (n° 63), *Les dessous du cinéma porno* (n° 59). Pour changer un peu: *Les cinémas indiens* (n° 29-30), *Les cinémas arabes* (n° 43), *Aujourd'hui, le cinéma québécois* (n° 40). Pour en finir, signalons encore deux numéros.

Pour les amateurs de revues qui aiment le cinéma et les amateurs de cinéma qui aiment les revues, ainsi que les lecteurs amateurs de poupées russes: *Les revues de cinéma dans le monde* (n° 69).

Enfin, pour le plaisir: *Jean Rouch ou le ciné-plaisir* (n° 81) où le maître (pas fou du tout) du cinéma ethno d'après-guerre et réalisateur de la nouvelle vague répond à des interviews. Sa démarche passionnante est commentée par des ethnologues, des cinéastes, des techniciens et des critiques. *(J. M.)*

Notes de lecture

Pas si tonké que ça, le chef!

PEUT-ÊTRE est-ce pendant son sommeil que Thelonious Monk a trouvé l'inspiration pour composer quelques-unes des plus belles mélodies du jazz: on raconte qu'il lui arrivait de s'endormir au cours d'un set et de se réveiller en sursaut pour plaquer quelques accords inattendus et très compliqués. On peut chercher du côté du sport, sachant qu'il était imbattable au ping-pong: ses phrases musicales sonnent parfois comme le «cloc-cloc» de la balle de celluloïd. Son génie fut-il stimulé par les difficultés, allant des grosses bagues qu'il rajustait sans cesse pendant ses solos à l'absence de préparation des séances d'enregistrement, en passant par l'art d'arriver en retard pour mieux se ruer sur le piano et jouer sans avoir dit un mot? Anecdotes plus qu'oulipisme musical.

L'origine de la musique de Monk est-elle alors dans ses influences musicales? A propos de Rachmaninov et Stravinski, il ajouta à l'adresse d'un journaliste: *«Ne mettez surtout pas ça dans votre article, j'ai cité ces noms au hasard, simplement parce que vous avez une magnifique veste rouge.»* Il connaissait la musique européenne, mais il n'en disait rien. Il ne s'est pas mis aux ordres du bebop, se déclarant peu impressionné par Charlie Parker même s'il saisissait parfaitement la révolution accomplie par ce dernier.

La recette de la cuisine Monk est à chercher ailleurs. Mais où?

Simple. Ce chef n'en faisait qu'à sa tonk. Non, il ne voulait pas accompagner le solo de Miles Davis comme celui-ci le souhaitait, au point qu'il s'abstiendra tout simplement de jouer le moment venu! Non, il ne voulait pas donner de partition à ses musiciens, affirmant qu'ils joueraient mieux sans cela. Non, il ne voulait pas s'intégrer dans des orchestres car, selon lui, ils ne le faisaient pas progresser. Il n'a eu qu'une préoccupation musicale: concevoir sa propre musique partout, tout le temps, sans que rien ni personne ne puisse l'en distraire, du début à la fin de sa carrière. Evidemment, une telle obstination passa pour de la folie. Lorsqu'on le gratifia d'une récompense officielle au sommet de sa carrière, il manifesta son étonnement de ne la recevoir qu'à ce moment puisqu'il jouait la même musique depuis vingt-cinq ans: la sienne. Pas si tonké que ça, le chef.

J. M.

Jacques Ponzio & François Postif
Blue Monk, Portrait de Thelonious
Actes Sud, 1995, 405 p., Frs 52.50

Faits de société

Violente lutte de clans au sein du Parti socialiste vaudois : le président doute de la santé mentale d'un conseiller d'Etat

«Une victoire personnelle aussi pour Jean Jacques Schwaab qui a battu la campagne pour expliquer et convaincre.»

Mario Carera, in *Socialistes !*, décembre 1996

(Annonce)

Exposition

Être livre

Corrado Bernasconi

Vernissage le 6 mars
dès 18h00
Du 6 mars au 1er avril

Galerie Basta!
Petit-Rocher 4 Lausanne

Minna Bona

1983 : Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...

19. 7.

Mon courage s'en va avec mes vomissements et diarrhées. Je ne peux rien faire, je suis trop faible, je n'arrive plus à réagir. Je vais à l'hôpital où ils ont fait hier un boulot super : tout est bien rangé, protégé par des chiffons propres, car il tombe, au cours de la nuit, une multitude de débris du plafond, dont les poutres sont couvertes de branchages amalgamés.

Respecter des normes d'hygiène va être difficile. Ici non plus, on ne connait pas l'usage du savon. Les gens du village sont tous terriblement sales. Un exemple : les femmes font toute la journée des galettes de merde. Il y en a partout dans le village, qui sèchent au soleil, sur les rochers, partout. Après les avoir confectionnées (excellent combustible), les femmes préparent la bouffe, sans se laver les mains, bien sûr. Comment voulez-vous que je ne sois pas détraquée à ce régime ! Autre exemple : Un type s'est enfoncé une branche dans le pied. Il prend de la terre, des herbes et il ficelle le tout dans un tissu qu'il serre comme un sourd en haut du mollet. Il vient nous voir trois jour après, on déballe et ça sent déjà la pourriture. Jusqu'au mollet, la jambe est violacée, la circulation ne se fait plus…

Il y a des jours où je doute de l'efficacité réelle de cette mission. Je me demande si on est vraiment utiles dans un village, fixes. Personne ne comprend qu'il faut prendre régulièrement les pilules, pendant le temps indiqué. Comment faire des traitements antituberculeux qui doivent durer un an ? Ça ne sert à rien. Tout au plus, ce qui serait utile, ce serait une caravane ambulante, un dispensaire volant, qui passerait dans les villages deux, trois jours, pour des soins ponctuels, des pansements et c'est tout.

Marjolaine vient me demander ce que je veux pour manger. Je lui dis que la plaisanterie est de mauvais goût, puisqu'il n'y a rien à manger, mais elle éclate de rire et me dit que la commande que nous avons faite il y a cinq jours à Argandara est arrivée ! Il y a du riz !!, il y a du thon !!!, du sucre, du sel, de l'huile, du poivre, de l'ail, des cigarettes. Je me mets à pleurer à chaudes larmes. Ça paraît bête, mais la nourriture, par son absence, est devenue quelque chose de tellement important et on attend tous depuis tellement longtemps de manger quelque chose qui ressemble à de la bouffe correcte… Elle va faire du riz au thon et ce soir des brochettes de mouton et riz. Juste avant mon anniversaire, ça me fait doublement plaisir. Dès que j'irai mieux, je m'attaquerai moi aussi à la bouffe.

Ce matin, on a vu deux chambres d'hospitalisation, humides et un peu loin de l'hostio, mais qui paraissent bien. Enfin, puisque c'est provisoire…

On a mangé ces délicieuses brochettes grillées au feu de bois, avec plein d'herbettes. Nouvel exemple de la mentalité d'ici, dure à comprendre pour nous. Il y avait peu de viande, juste assez pour quatre petites portions. On demande à Cocal s'il veut manger avec nous, il dit juste qu'il goûtera. Les mudj et lui vont manger en bas l'éternel bouillon gras, et nous on finit de préparer (moi, je regarde, emballée dans mon sac de couchage, pas bien du tout). Quand enfin c'est prêt, ils reviennent ; on partage dans deux assiettes en en mettant moins pour eux, puisqu'ils ont déjà mangé. Mais Ismael Khan, notre infirmier, dit qu'il n'y en a pas assez, qu'il en veut plus. Ils ont fini par manger la moitié de notre viande.

Cela se fait sans complexes et semble tout à fait naturel. On prend ce qu'il y a, pour soi, sans se soucier du voisin. La vie est tellement dure pour tout le monde que c'est chacun pour soi. Qui trouve un œuf, se le mange, sans regarder si l'autre à côté crève de faim. Le matin, par exemple, tout le monde boit du lait et il y a plein de vaches dans le village, mais il faut faire des pieds et des mains pour en avoir un bol pour nous.

[Aujourd'hui, cette attitude de survie me semble logique. J'ai rencontré ce type de réactions dans tous les pays où j'ai travaillé par la suite. J'ai vu des hommes jeunes et forts s'emparer avec une violence inouïe du baluchon de graines et de maïs distribué à des vieilles femmes. L'aide «humanitaire» n'est pas reçue, ou comprise comme nous le voudrions. Avec notre vision d'Européens, nous tentons d'aider tous ceux qui souffrent. Mais, sur place, les plus forts, pour survivre, utilisent tous les moyens.

En Afghanistan, nous étions en outre dépendants de la bonne volonté de la population. Nous leur apportions bien une aide, mais d'autre part, nous étions un poids réel pour cette petite communauté.]

20. 7.

Six heures et demie, hôpital, tout est prêt à fonctionner. Tout ce monde qui reste là, toute la journée, à nous regarder est terriblement énervant. Ils n'ont aucun esprit d'initiative, ils observent, vous regardent comme des bêtes bien étranges et c'est tout. Ils passent toute leur journée à attendre.

Un mudj, peu illuminé, est assis emballé toute la journée dans son *patou*, son fusil sur l'épaule, une serviette de cuir sous le bras et regarde ce que je fais bêtement, la bouche à moitié ouverte. J'ai envie de le baffer.

Autre exemple du mur d'incompréhension qui passe entre ces gens et nous : on a dû jeter des médicaments abîmés. Un mudj a fait un feu, j'ai tout brûlé, mais il restait quelques comprimés le soir quand nous sommes partis. Ce matin, plus rien… ils les ont ramassés et ont probablement tout bouffé. C'est vraiment dur de leur faire comprendre que certains médicaments peuvent être dangereux. Ce sont des enfants, leur mentalité est très primitive, c'est un *dawa*, donc ça doit nécessairement soigner. Malgré tous mes efforts pour me mettre à leur monde et à leur niveau, la barrière est tellement immense, je me sens impuissante. Comment franchir cet abîme ? Je ne m'en sens pas les capacités. Peut-être cela viendra-t-il ? Je l'espère avant la fin du séjour. Autre exemple, difficile à avaler : les femmes, dès notre arrivée, m'ont fait comprendre qu'il fallait mettre le voile. Elles ont vécu cela depuis des centaines d'années, et ça ne s'explique donc pas, il faut mettre le voile.

«Les femmes, dès notre arrivée, m'ont fait comprendre qu'il fallait mettre le voile.»

Je crois que des hygiénistes seraient beaucoup plus utiles que nous. J'en suis de plus en plus persuadée, les villageois et les gens en général n'ont pas besoin de nous. Il leur faudrait des chirurgiens pour les *mudj* blessés, ça c'est sûr, mais pas des généralistes, ça ne sert à rien.

Sans nous, ils se soignent avec des plantes. Ceux qui tiennent le coup, OK, les autres crèvent, c'est une forme de sélection naturelle. Est-il vraiment nécessaire de vouloir les soigner à tout prix ? Ils n'ont jamais eu de médecins afghans, même avant la guerre et ils s'en sont largement passés. C'est un très dur constat pour moi, me dire que tout ce que je fais ne sert strictement à rien. Mais j'irai jusqu'au bout, de toute manière, je n'ai pas le choix. Je crois que si un avion se posait maintenant à Faisabad et qu'on me dise «Vous avez le choix, si vous voulez, vous pouvez rentrer», eh bien, je rentrerais. J'ai un peu honte de l'écrire, mais c'est vrai.

Je suis en train d'écouter *The Wall* sur mon walkman, avec un casque et un mudj écoute avec un autre. Ce qui lui plaît, c'est les bruits d'hélicoptères et d'avions…

Je me suis surprise à compter les jours jusqu'au retour –cent trois– je crois que tout cela est dû au fait que je suis malade. Ça ira mieux dans quelques jours, *Inch Allah*. Il faut faire comme eux, *Inch Allah* à toutes les sauces, c'est ça leur philosophie.

Ce matin, un mudj m'a montré un jeune épervier, qu'il est en train d'apprivoiser pour la chasse. Il couratte les poules avec énergie.

Ce soir, nouvelle surprise : les *mudj* ayant vu Marjolaine cuisiner quelque chose à l'hôpital, en ont conclu que nous allions continuer à nous faire à manger. Ils ont donc cuit du riz pour eux cinq et se sont approprié la poule, payée de notre poche. J'avais pourtant tout expliqué à Cocal cet après-midi. Avec bien mauvaise grâce, ils nous donnent généreusement une cuisse et un tout petit bout de blanc. Nous sommes quatre, ils sont cinq, c'est logique… un tiers, deux tiers, quoi ! Sympa ! Nous n'avons pas le culot de dire, comme Ismael Khan, que ce n'est pas assez….

On a pris deux boîtes de maquereaux et des biscuits et un œuf, on s'est enfermés dans notre chambre et on les a mangé entre huit yeux. Ensuite, un délicieux clafoutis, préparé par Marjolaine. Ensuite, Karim arrive pour dormir une fois de plus dans notre chambre. Là, Paul sort de ses gonds et dit que les filles veulent pouvoir circuler tranquillement et dormir seules. Karim part visiblement très vexé en claquant la porte.

21. 7.

Mon anniversaire ! Ça fait drôle de le fêter ici. C'est même une triple fête, la mienne, la nationale belge et l'ouverture officielle de l'hôpital. Quand je me réveille, les garçons ont disparu. Ils reviennent avec un gigantesque et magnifique bouquet de fleurs ! Des roses trémières, du bouillon blanc, des dizaines de sortes différentes. C'est superbe, vraiment un très chouette cadeau. On fait quelques photos et ensuite, départ pour l'hôpital.

Tout de suite, ça attaque sec. Les femmes défilent, beaucoup n'ont absolument rien, mais viennent voir les *tabiba*. Quelques-unes ont fait un long trajet ; entre autres, une tuberculeuse, soignée par Jamila et qui est très concernée par son traitement. Il y a même des Turcs, qui passaient par là, ne me demandez pas pourquoi, et qui veulent qu'on les soigne. Malheureusement, le barrage des langues est trop grand.

Marjolaine et moi nous débrouillons très bien sans traducteur. On ne lui demande pas une seule fois son aide et apparemment, on a répondu correctement à tous les problèmes. On va apprendre encore plus vite maintenant.

Première intervention chirurgicale. Un mudj a reçu un éclat de métal dans l'œil il y a vingt jours. Le morceau est en plein dans la pupille, l'œil devient déjà opaque. Paul opère, enlève l'éclat, mais lorsqu'il veut injecter de l'antibiotique dans l'œil, l'humeur aqueuse s'en va. Ça fait un drôle d'effet, cet œil qui se vide. Le mudj n'a pas mal, il est un peu ramolli. On le garde pour la nuit.

A deux reprises, des hélicoptères de combat survolent les environs.

On a reçu de Faisabad des baquets métalliques, des seaux, des sacs plastiques… On est vraiment bien montés, maintenant. Ça fait plaisir d'attaquer le boulot dans de si bonnes conditions. Mon moral est revenu, je savais que la déprime ne durerait pas éternellement, j'ai de bonnes ressources.

Ibrahim, notre nouveau cuisinier est très *brave*, mais il n'a pas inventé la poudre. Je lui demande de faire du feu pendant que je prépare l'omelette. Quand c'est fini, je vais vers le feu qui n'est pas fait. J'en demande la raison à Cocal, qui me dit qu'on ne peut pas le faire car il y a la casserole de riz dessus et qu'il va brûler ! Comme si ce n'était pas possible de retirer la casserole !

Après le dîner, on va à la rivière, Philippe et moi, pour se laver. On trouve un petit coin chouette, plus bas d'où on était la première fois, bien caché. Je peux me dénuder complètement pour me laver. Quel pied. Philippe a un énorme furoncle sur le dos qui pète magistralement. Je le nettoie avec du papier WC on verra ça à l'hôpital. Ce soir, il en est sorti au moins deux centimètre cubes de pus. Je remarque à mes cuisses que j'ai rudement maigri… plutôt agréable et bien réparti… ma culotte de cheval diminue. Bientôt la taille mannequin !

Un détail me fait toujours mourir de rire. Ici, les gens mangent les *alu-balu*, mais ne crachent jamais les noyaux. Alors, les caques que l'on voit un peu partout dans la nature (gigantesque WC que la nature) ne sont que des amalgames de noyaux de cerises, reliés entre eux par un peu de caca. Je me marre…

22. 7.

Quatre heures, Paul est réveillé par des coups à la porte. Ce cher et brave Ibrahim veut nous amener du thé. On lui dit qu'on veut dormir, que c'est *Juma [vendredi, jour férié pour les musulmans]* et qu'on ne bosse pas. Cinq heures, rebelote, cette fois-ci, c'est Karim qui vient chercher ses affaires. Une demi-heure après, il revient encore. Paul est fou de rage. Et pour finir, voilà le beau Cocal qui vient dire qu'il y a quatre *mudj* très gravement blessés qui nous attendent à la mosquée. Il faut les voir tout de suite.

On boit quand même le thé et on y va : personne !

Arrive un gosse avec son père, super, mais alors super sale. On renvoie le père en lui disant de revenir quand le petit sera propre. Il a reçu des éclats de pierres lors d'une explosion. On attend toujours et Cocal a disparu.

Un enfant de près de six ans, squelettique et visiblement très mal, arrive sur une civière. On l'installe, l'ausculte et finalement, je propose de faire un lavement. Trois cents centilitres qu'on laisse une demi-heure. Lors du débouchage, il sort un ascaris de vingt centimètres de long. Je suis contente de mon diagnostic. On le met sous vermifuges, on le garde quatre cinq jours, on va le retaper propre en ordre.

Le *mudj* opéré de l'œil va beaucoup mieux, je lui refais le pansement et il repart chez lui.

Puisque Cocal n'est pas là, on demande au mudj crétin, emballé dans son patou, d'aller le chercher. Il refuse en disant qu'il a déjà envoyé deux personnes le chercher. Une demi-heure après, Cocal n'est toujours pas là. Philippe va voir et ce cher con est en train de dormir, personne ne l'a averti. On est hors de nous. Il a de plus le culot de nous dire que c'est *juma* et qu'il ne travaille pas aujourd'hui. On lui réplique très vertement que quand nous on travaille, même un jour férié, il doit être là.

[Impossible pour nous, alors, de saisir l'ironie de Cocal…]

(à suivre)